R

DI

N

e

En

Ch

RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE AVX MISSIONS DES PERES de la Compagnie de IESVS, EN LA NOVVELLE FRANCE,

és années mil six cent cinquante neuf & mil six cent soixante.

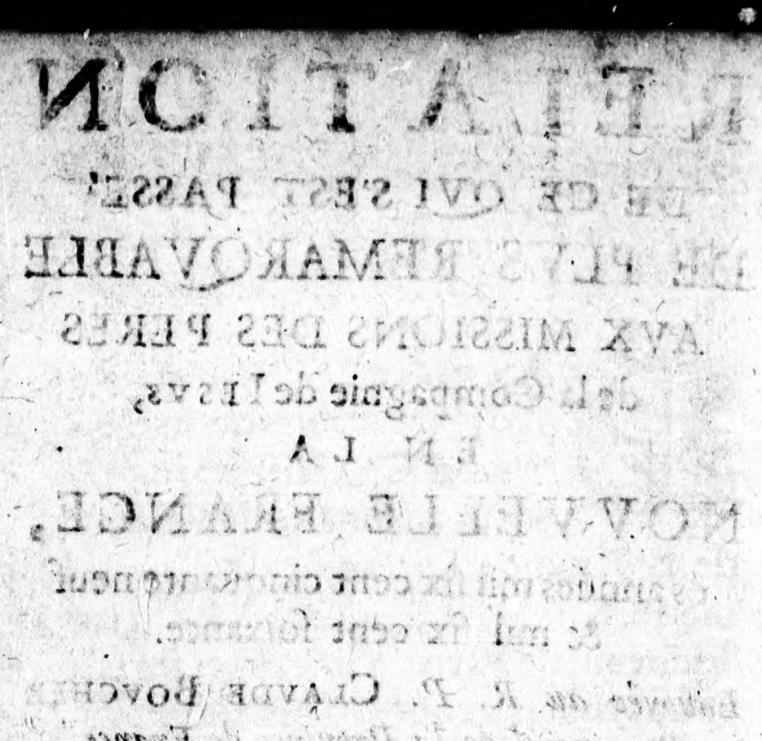
Enuoyée au R. P. CLAVDE BOVCHER *Prouincial de la Prouince de France.*



A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne: ruë sainct Iacques, aux Cicognes.

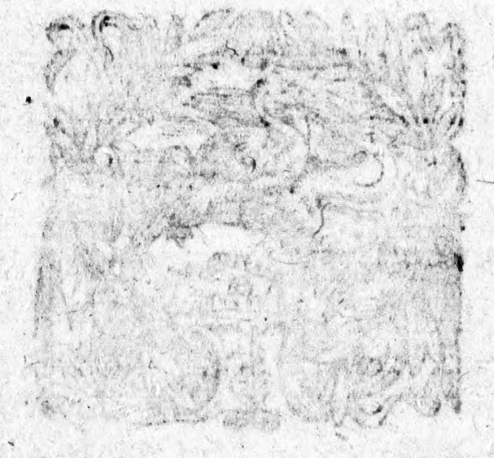
M. DC. LXI.

Auec Priuilege du Roy.



RELATION
DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE AVX MISSIONS DES PERES de la Compagnie de IESVS,
EN LA NOVVELLE FRANCE,
ès années mil six cent cinquante-neuf & mil six cent soixante.

Enuoyée au R. P. Claude Bouchet Prouincial de la Prouince de France.



A PARIS,
Chez Sebastien Cramoisy, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, rue saint Iacques, aux Cicognes.
M. DC. LX.
Avec Privilege du Roy.

E

de
me
Ef
re
ur
pa
pa
Fr
pe
co
Li
d'i
Li
ot
fa
ui
16
C

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, & ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, au Païs de la Nouuelle France, és années 1659. & 1660.* Et cependant le temps de vingt années consecutiues. Auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire aux peines portées par ledit Priuilege. Donné à Paris le 15. Ianuier 1661. Signé, Par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

Permiſsion du R. P. Prouincial.

NOus Clavde Bovcher Prouincial de la Compagnie de Iesvs en la Prouince de France, auons accordé pour l'auenir au Sieur Sebastien Cramoisy, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, & ancien Eſcheuin de cette ville de Paris, *l'Impreſſion de la Relation de la Nouuelle France.* A Paris, le 8. Ianuier. 1661.

Signé, Clavde Bovcher.

TABLE
DES CHAPITRES.

RELATION DE CE QVI S'EST paſſé en la Miſſion des Peres de la Compagnie de IESVS aux païs de la Nouuelle France, depuis l'Eſté de l'année 1659. iuſques à l'Eſté de l'année 1660.

De l'eſtat du païs en general.

CHAPITRE I.

L'ESTAT de l'ancienne & de la nouuelle France ſe treuuent preſentement aſſez ſemblables, à ce que l'hiſtoire rapporte de cette montagne des Indes, compoſée de deux parties, l'vne orientale,

& l'autre occidentale, si differentes & si contraires, que la premiere ioüit de toute la douceur d'vn Printemps, tandis que l'autre souffre par des pluies continuelles les incommoditez de l'Hiuer.

L'Ocean qui nous separe de la France, ne voit à son orient qu'allegresse, que magnificence, que feux de ioie; & à son couchant que guerre, que massacres, qu'embrasemens. Nostre inuincible Monarque donne la paix & la vie à toute l'Europe, pendant que nostre Amerique semble estre aux abois par la plus cruelle de toutes les guerres: ces feux de ioies qui ont éclairé dans toutes les villes les victoires, & les trophées de nostre conquerant & pacifique Dieu-donné, se changent pour nous en feux de

cruauté, dans lesquels nos pauures François sont inhumainement bruslez. *Inter vos & nos chaos magnum firmatum est*, pouuons-nous bien dire à l'ancienne France, auec Abraham, dans le mesme sens que donne S. Ambroise à ces paroles; que ce n'est pas tant la vaste étenduë des mers qui nous separe les vns des autres, & qui met comme vn grand chaos entre deux; comme la difference de l'estat, fortuné pour vous, qui vous fait nager dans la ioie & dans le sein de la paix, au contraire lamentable pour nous, & qui nous menace des derniers malheurs.

Ce n'est pas qu'à la veuë d'vn estat si florissant, où se treuue à present toute la France, nos ïeux n'aient fait couler des larmes de ioie parmy celles qu'ils

versent comme par habitude & par necessité : Nous auons chanté le *Te Deum*, auec bien des tendresses, il est vray ; mais c'estoit auec vn cœur mi-parti, puisqu'il nous sembloit en mesme temps entendre nos François captifs, chanter sur les échafauux des Iroquois, à la façon qu'on les oblige à cette barbare ceremonie, ou pour trouuer quelque soulagement dans leurs tourmens, ou pour donner du diuertissement à leurs boureaux.

Ce qui nous console, c'est que nous sommes bien asseurez qu'on ne nous regarde pas seulement, comme font ceux qui estans dans le port ou sur le riuage, regardent auec quelque compassion, & mesme donnent des larmes au debris d'vn pauure vaisseau que la tempeste fait échouër ; mais

nous nous promettons bien plus, sçachans les vœux, les prieres, les penitences, & toutes sortes de bonnes œuures qui se font presque par tout pour la conuersion de nos Sauuages; & apprenans les bons desseins que Dieu a inspirez à plusieurs personnes de grand merite, de procurer la destruction de l'Iroquois, c'est à dire, d'ouurir vne grande & spacieuse porte à la publication de la Foi, & donner entrée aux Predicateurs de l'Euangile vers des peuples immenses, soit pour les terres qu'ils occupent, soit pour la diuersité des Nations qui les composent, toutes lesquelles s'éloignent de nous à quatre & cinq cens lieuës dans les forests, fuiant l'ennemi commun, sans lequel elles viendroient enrichir ce païs de leurs

pelteries, & nous irions chez elles pour enrichir le Ciel des glorieuſes dépouïlles que nous enleuerions à l'Enfer.

Cette entrepriſe eſt digne de la pieté de ceux qui s'y employent, & bien ſortable à la gloire du nom François, qui n'a iamais plus éclaté que dans les guerres ſaintes, & pour la defenſe de la Religion.

On iugera par ce qui eſt couché dans chaque chapitre de cette Relation, de la neceſſité de cette glorieuſe expedition, dans laquelle ſe trouuent tous les intereſts diuins & humains.

Les intereſts de Dieu y ſont puiſſamment engagez: car quoy que ce dernier quartier du monde ne ſoit pas peuplé à proportion du reſte de la terre; nous ſçauons neantmoins que de quel-

que costé que nous iettions les ïeux, nous y voions des peuplades de Sauuages, qui ne sont qu'attendre qu'on aille ramasser chez elles les precieux restes du Sang de IESVS-CHRIST. Ce sont la plusspart peuples errans, qui portent auec eux leur maisons en rouleaux, & qui bastissent des villes à chaque iournée qu'ils font, dont les vns ont embrassé la Foi, & font les exercices de la Religion sur les neiges & dans les forests, d'autres n'en ont eu que de legeres teintures, & les autres n'ont iamais veu d'Europeans.

Nous sçauons, & nous le deduirons plus amplement au chapitre troisiéme, qu'il y a des peuples, & sedentaires & vagabonds, de mesme langue, iusqu'à la mer du Nord, dont ces

nations bordent le riuage; qu'il y en a d'autres qui s'étendent iusqu'à la mer du Sud, tout fraîchement découuers; ils nous tendent les bras, & nous leurs tendons les nostres, mais les vns & les autres sont trop courts pour se ioindre de si loin: & quand enfin nous pensons nous entrembrasser, nous treuuons l'Iroquois qui se met entre deux, & qui frappe sur les vns & sur les autres.

Nous sçauons que bien loin au delà du grand Lac des Hurons, chez qui la Foi estoit il y a quelques années si florissante, pendant que l'Iroquois n'empeschoit pas nos Missions, & auparauant qu'il nous en eust chassé par le massacre de nos Peres, & le sacagement de ces Eglises naissantes, nous sçauons que quelques restes du debris de cette Nation se sont

ralliez en assez bon nombre au delà des lacs, & des montagnes frequentées par leurs ennemis, & que tout nouuellement ils ont ici deputé, pour redemander leurs chers & anciens Pasteurs: mais ces bons Pasteurs sont tuez en chemin par les Iroquois, leurs guides sont pris & bruslez, & tous les chemins sont rendus inaccessibles.

Nous sçauons mesme que parmi les Iroquois, la Foi y est en vigueur malgré qu'ils en aient, non pas en leur personne, mais en celle d'vn grand nombre de captifs, qui ne respirent qu'à nous auoir auec eux, ou d'estre auec nous, & qui ont fait merueilleusement bien profiter cette diuine semence, que nous auons iettée sur eux auant leur destruction, mais *venit inimicus homo*: quand nos espe-

rances paroissoient les plus riantes, & quand nous estions prests de faire d'heureuses recoltes, estant allez chercher ces pauures brebis iusque dans la gueule des loups, nous établissant pour ce suiet à Onnontagué ; l'ennemi de la Foi est suruenu, qui nous a raui vne partie de la proie que nous auions entre les mains : il nous auoit desia destiné à ses feux & à ses haches, si la Prouidence qui a tousiours l'œil ouuert sur les siens, n'eust eu soin des Pasteurs, les gardant non sans prodige pour d'autres brebis, *quæ non sunt ex hac ouili*.

Enfin nous sçauons, que par tout où nous puissions aller dans nos bois, nous y rencontrons quelque Eglise fugitiue, ou quelque autre naissante ; par tout nous trouuons des enfans à enuoier dans le Ciel, par tout des malades

à baptiser, & des adultes à instruire; mais par tout nous trouuons l'Iroquois, qui comme vn phantôme importun, nous obsede en tous lieux; s'il nous treuue parmi nos nouueaux Chrestiens, il les massacre entre nos bras; s'il nous rencontre sur la Riuiere, il nous tuë; s'il nous prend dans les cabanes de nos Sauuages, il nous brusle auec eux: mais nostre mort nous seroit souhaitable, & bien plus precieuse, si elle n'estoit pas suiuie de la desolation generale de nos pauures Eglises, & si la perte des Pasteurs ne causoit pas celle des Oüailles, qui sans doute peuuent faire compassion, & tirer les larmes des ïeux de ceux qui voient non seulement tant de conuersions retardées, & tant d'ames perduës, mais tous ces Neophites contraints de chercher les antres,

& les forests les plus épaisses & les plus reculées, pour y traisner vne miserable vie dans l'indigence de toutes choses, & fuir à peu prés comme les premiers Chrestiens, quand la rage des tirans suscitoit de semblables persecutions. Il est vrai que le cœur nous saigne, de nous voir aux portes d'vne si belle moisson, & n'y pouuoir entrer, de voir tant d'ames tomber dans les Enfers, estant si proche du Roiaume des Cieux. Et qui fait cela ? vne petite poignée d'Iroquois, qui tous ensemble ne feroient pas la milliéme partie des peuples dont ils ruinent le salut. Ces spectacles ne sont-ils pas assez touchans pour rallumer ce zele & cette ardeur Françoise, qui a autresfois fait de si nobles conquestes sur les infideles, & qui a rendu la France si glorieuse par les

croiſades, qui ont eſté comme le precieux apanage du Roiaume tres-Chreſtien?

Mais quoique les intereſts temporels ſoient peu de choſes en comparaiſon des eternels, i'aurois pourtant bien dequoi piquer la generoſité de ceux qui y pretendent, ſi ie voulois m'étendre ſur les torts que l'Iroquois leur fait, coupant toutes les ſources de la traite, & empéchant que des peuples de cinq à ſix cens lieuës à la ronde, ne viennent ici-bas chargez de pelteries, qui feroient regorger ce païs de richeſſes immenſes, comme ils ont fait en vn ſeul voïage, que quelques-vnes de ces Nations ont entrepris cette année, quoiqu'à la dérobée, & comme furtiuement, crainte de leurs ennemis.

Il faut auouër qu'auec cela la

face de nos colonies Françoises seroit aimable, si la terreur des Iroquois n'en rendoit point le seiour dangereux; la terre est d'vn heureux rapport, & pourueu que le laboureur qui la cultiue, y trauaille auec soin, en peu d'années il se verra non seulement hors de necessité, mais à son aise, luy, sa femme & ses enfans. Nous en voions plusieurs, qui ayans eû vne concession, qui ne couste icy qu'à demander, en moins de cinq ou six années recueillent du bled abondamment pour se nourrir auec toute leur famille, & mesme pour en vendre; ils ont toutes les commoditez d'vne basse cour; ils se voient en peu de temps riches en bestiaux, pour mener vne vie exempte d'amertumes, & pleine de ioie.

En peu d'années les familles se-

multiplient, car l'air de ce païs estant tres-sain, on voit peu d'enfans mourir dans le berceau. Quoi que l'hiuer soit long, & que les neiges couurent la terre cinq mois entiers, à trois, quatre & cinq pieds de profondeur, toutesfois ie puis dire que les froids y paroissent souuent plus tolerables qu'ils ne sont dans la France, soit à cause que les hiuers ne sont pas icy pluuieux, & que les iours ne laissent pas d'estre agreables; soit à cause que l'on a le bois à sa porte, & plus on fait grand feu iour & nuit pour combattre le froid, plus on abbat de la forest voisine, & l'on se fait des terres nouuelles, pour labourer & pour semer, qui rendent de bons grains, & qui enrichissent leurs Maistres. Souuent l'on a deuant sa porte la pesche en abondance, principale-

ment de l'anguille, qui est en ce païs tres-excellente, n'estant point bourbeuse comme sont celles de la France, à cause qu'elle nage dans la grande eau de nostre fleuue S. Laurens. Dans les mois de Septembre & d'Octobre, cette pesche d'anguille est si heureuse, que tel en prendra pour sa part, quarante, cinquante, soixante & septante milliers. Et le bon est qu'on a trouué le moien de la saler commodément, & par ce moien la conseruer en sa bonté; c'est vne manne inconceuable pour ce païs, & qui ne couste qu'à prendre, & qui porte auec soy, pour l'ordinaire, tout son assaisonnement. Durant l'hiuer on court les Orignaux sur les neiges, & tel de nos François en a tué pour sa part trente & quarente, dont la chair se conserue aisément

ment par la gelée, & sert de prouision pendant l'hiuer, les peaux sont encore plus precieuses. Cette chasse paroissoit autrefois comme impossible à nos François, & maintenant elle leur sert de recreation. Ils se sont aussi formez à la chasse du castor, qui fait vne des grandes richesses de ce païs.

Mais la guerre des Iroquois trauerse toutes nos ioies, & c'est l'vnique mal de la nouuelle France, qui est en danger de se voir toute desolée, si de France l'on n'y apporte vn puissant & prompt secours: Car pour dire vray, il n'y a rien de si aisé à ces barbares, que de mettre, quand ils voudront, toutes nos habitations à feu & à sang, à la reserue de Quebec, qui est en estat de defense: mais qui toutefois ne seroit plus qu'vne prison, dont l'on ne pourroit pas

sortir en asseurance, & où l'on mourroit de faim, si toute la campagne estoit ruinée.

Ce qui donne cette auantage à l'ennemi sur nous, c'est que toutes les habitations de la campagne, hors de Quebec, sont sans defense, & qu'elles sont éloignées les vnes des autres, dans l'espace de huit & dix lieuës, sur les riues de la grande Riuiere, n'y aiant en chaque maison que deux, trois, ou quatre hommes, & souuent mesme qu'vn seul auec sa femme & quantité d'enfans, qui peuuent estre tous tuez, ou enleuez sans qu'on en puisse sçauoir rien dans la maison la plus voisine.

Ie ne dis rien des pertes que feroit la France, si ces vastes contrées sortoient de sa domination. L'estranger en tireroit vn grand

auantage au détriment de la nauigation Françoise.

Au reste, la façon que tiennent les Iroquois dans leurs guerres, est si cachée dans leurs approches, si subite dans leur execution, & si prompte dans leur retraite, que d'ordinaire l'on apprend plustost leur départ, que l'on n'a pû sçauoir leur venuë. Ils viennent en renards dans les bois, qui les cachent, & qui leur seruent de fort inexpugnable. Ils attaquent en lions; & comme ils surprennent lors qu'on y pense le moins, ils ne trouuent point de resistance: ils fuient en oiseaux, disparoissans plustost qu'ils ne paroissent. Vn pauure homme trauaillera tout le iour proche de sa maison, l'ennemi qui est caché dans la forest toute voisine, fait ses approches, comme vn chasseur fait de son

gibier, & décharge son coup en asseurance, lors que celuy qui le reçoit se pense plus asseuré.

Or qu'y a-t-il de plus aisé à vne troupe de huit cent, ou de mille Iroquois, que de se respandre par dans les bois, tout le long de nos habitations Françoises, faire vn massacre general, en vn mesme iour vsant de cette surprise, tuant les hommes, & emmenant les femmes & les enfans captifs, comme ils ont desia souuent fait? ils passeroient en plein midy deuant Quebec, chargez de cette proie toute innocente, que l'on ne pourroit pas ni courir aprés eux, ni recouurer les captifs de leurs mains, pour lesquels il ne nous resteroit que des larmes inutiles: nos chaloupes sont trop pesantes, & leur canots sont trop legers, pour les pouuoir atteindre:

outre que s'il y auoit quelque chose à craindre pour eux, la nuit leur seruiroit de voile pour se desrober à nos yeux : se glissant dans le bois, où ils trouuent leur chemin par tout, quoique pour des François il n'en paroisse aucun ; & quand mesme nous serions en plus grand nombre qu'eux, ils y seroient en asseurance, & nous n'oserions pas les suiure.

C'est vne espece de miracle, que les Iroquois pouuant si aisément nous destruire, ils ne l'aient pas encore fait ; ou plustost c'est vn prouidence de Dieu, qui iusqu'à maintenant les a aueuglez, & a rompu les desseins qu'ils ont formé de nous faire cette sorte de guerre. Encore cette année, ils estoient partis de leurs païs, au nombre de sept cent, pour cet effet; l'alarme en estoit si grande

icy vers le printemps dernier, que les maisons de la campagne estoient abandonnées comme en proie à l'ennemi, & tout le monde se croioit quasi perdu, si Monsieur le Vicomte d'Argençon nostre Gouuerneur n'eust rasseuré les esprits par son courage, & par sa sage conduite, mettant tous les postes de Quebec en si bon ordre, qu'on y souhaittoit plustost l'Iroquois que de l'y craindre. Pour le reste du païs, nos habitations sont si exposées aux ennemis, que s'ils n'y ont point causé vne desolation generale, c'est que Dieu les a arrestez en chemin ; & quoy qu'il en ait cousté la vie à quelques-vns de nos François, toutefois le païs s'estant conserué, & demeurant en son entier, nous auons plustost suiet de benir Dieu, que de nous

plaindre de nos pertes.

Mais Dieu ne s'est pas obligé de continuer sur nous cette prouidence, quasi miraculeuse, qui aiant egalé nos desirs, a surmonté nos esperances; & il semble qu'il n'ait eu d'autre dessein, que de nous faire subsister iusques au temps present, que la paix estant heureusement en France, l'on pourra nous donner secours contre vn ennemi, qui s'est resolu enfin ou de nous perdre, ou d'y perir. Nostre perte causeroit celle d'vn nombre innombrable d'ames; la sienne feroit reuiure tout ce païs, & y feroit regner la paix, dont la France gouste à present les douceurs, & desquelles elle peut nous faire part si elle veut. Qu'elle dise seulement ie le veux; & auec ce mot elle ouure le Ciel à vne infinité de Sauuages,

elle donne la vie à cette colonie; elle se conserue sa nouuelle France, & s'aquiert vne gloire digne d'vn Roiaume tres-Chrestien, qui porte des Fils aisnez de l'Eglise, & des heritiers du grand S. Loüis; heritiers, dis-ie, non seulement de sa pieté, mais encore de ses conquestes; puisque s'il a autrefois planté les fleurs de Lis dans le sein du Croissant, ce ne sera pas auiourd'huy vne conqueste moins glorieuse, d'vne terre d'infidelle, en faire vne terre Sainte, & retirer la terre Sainte des mains des infideles: encore vne fois, que la France veüille destruire l'Iroquois, il sera destruit; Car qu'est-ce que cet Iroquois, qui fait tant parler de luy? deux Regimens de braues Soldats l'auroit bien-tost terrassé? La plupart de nos Gens, plus accoustumez à manier

la houë que l'épée, n'ont pas la resolution du Soldat. Il y a quelque temps que Monsieur nostre Gouuerneur donnant la chasse à cet ennemi dans des chalouppes, se voiant proche du lieu où il s'étoit retiré, commanda qu'on mist pied à terre; personne ne bransla: il se iette le premier à l'eau iusques au ventre, tout le monde le suiuit. De bons Soldats auroient deuancé leur Capitaine : nous esperons qu'on nous en enuoira, & de bons, puisque la Paix donne lieu d'en choisir.

De l'estat du païs des Iroquois, & de leurs cruautez.

CHAPITRE II.

CE qu'vn Poëte a dit de la fortune, que son ieu le plus

ordinaire, est de briser des sceptres, mettre bas des couronnes, & en tournant sa rouë faire monter les vns sur le trosne par les mesmes degrez par lesquels elle precipite les autres, *Ludum insolentem ludere pertinax;* & ce que l'Histoire nous apprend du renuersement des Estats, du débris des Republiques, & des reuolutions, qui ont fait si souuent changer de face à l'Empire des Grecs, des Perses, des Romains & des autres nations, peut trouuer place icy, *si parua licet componere magnis.*

Cette aueugle inconstante ne laisse pas de prendre ses diuertissemens dans des cabanes de Sauuages, & parmi des forests, aussi bien que dans les palais des Rois, & au milieu des grandes Monarchies; elle sçait ioüer son ieu par tout, & par tout elle fait de ses

coups, bien plus illustres de vrai, quand ils tombent sur l'or & sur l'escarlate, que quand ils ne frappent que sur des Estats de bois, & ne ruinent que des villes d'écorce; mais aprés tout elle est egalement fascheuse aux vns & aux autres.

Des cinq peuples qui composent toute la nation Iroquoise, ceux que nous appellons les Agnieronnons, ont tant esté de fois au haut & au bas de la rouë en moins de soixante ans, que nous trouuons dans les histoires peu d'exemples de pareilles reuolutions. Comme ils sont insolens de leur naturel, & vraiement belliqueux, ils ont eu à démesler auec tous leurs voisins; auec les Abnaquiois, qu'ils ont vers l'Orient; auec les Andastogehronnons vers le midy, peuple qui habite les costes de la

Virginie ; auec les Hurons au Couchant, & auec toutes les Nations Algonkines éparſes dans toutes les parties du Nord. Nous ne pouuons pas remonter bien haut dans la recherche de ce qui s'eſt paſſé parmi eux, puiſqu'ils n'ont point d'autres Bibliotheques que la memoire des vieillards, & peut-eſtre n'y treuuerions-nous rien qui meritaſt le iour. Ce que nous apprenons donc de ces liures viuans, eſt que vers la fin du dernier ſiecle, les Agnieronnons ont eſté reduits ſi bas par les Algonkins, qu'il n'en paroiſſoit preſque plus ſur la terre; que neantmoins ce peu qui reſtoit, comme vn germe genereux auoit tellement pouſſé en peu d'années, qu'il auoit reduit reciproquement les Algonquins aux meſmes termes que luy ; mais

cet eſtat n'a pas duré long-temps, car les Andaſtogehronnons leur firent ſi bonne guerre pendant dix années, qu'ils furent renuerſez pour la ſeconde fois, & la nation en fut preſque eſteinte, du moins tellement humiliée, que le nom ſeulement d'Algonkin les faiſoit fremir, & ſon ombre ſembloit les pourſuiure iuſques dans leurs foiers.

C'eſtoit au temps que les Hollandois s'emparerent de ces coſtes-là, & qu'ils prirent gouſt au caſtor de ces peuples, il y a quelques trente ans: & pour les gagner dauantage, ils leur fournirent des armes à feu, auec leſquelles il leur fut aiſé de vaincre leurs vainqueurs, qu'ils mettoient en fuite, & qu'ils rempliſſoient de fraieur au ſeul bruit de leurs fuſils; & c'eſt ce qui les a rendus formidables

par tout, & victorieux de toutes les Nations, auec lesquelles ils ont eu guerre: c'est ce qui leur a mis dans la teste cet esprit de monarchie, y aspirant tout barbares qu'ils sont, & aians le cœur si haut, qu'ils pensent & qu'ils disent que leur destruction ne peut arriuer, qu'elle ne traisne aprés soy le bouleuersement de toute la terre.

Et ce qui est plus estonnant, c'est que de fait ils dominent à cinq cent lieuës à la ronde, estans neantmoins en fort petit nombre: car des cinq Nations dont l'Iroquois est composé, l'Agnieronnon ne compte pas plus de cinq cent hommes portans armes, dans trois ou quatre meschans Villages.

L'Onneistheronnon n'en a pas cent; l'Onnontageronnon

& l'Oiogoenhronon trois cent chacun, & la Sonontȣachronon, qui eſt le plus éloigné de nous, & le plus peuplé, n'a pas plus de mille combattans; & qui feroit la ſupputation des francs Iroquois, auroit de la peine d'en trouuer plus de douze cent en toutes les cinq Nations, parce que le plus grand nombre n'eſt composé que d'vn ramas de diuers peuples qu'ils ont conqueſtez, comme des Hurons, des Tionnontatehronnons, autrement Nation du Petun; des Atiȣendaronk, qu'on appelloit Neutres quand ils eſtoient ſur pied; Riquehronnons, qui ſont ceux de la Nation des Chats; des Ontȣagannha, ou Nation du feu; des Trakȣaehronnons, & autres; qui, tout Eſtrangers qu'ils ſont, font ſans doute la plus grande & la meilleure partie des Iroquois.

C'eſt donc merueille que ſi peu de monde faſſe de ſi grands dégaſts, & ſe rende ſi redoutable à tant de peuples qui plient de tous coſtez ſous ce vainqueur.

Il eſt vray qu'ils ont fait des coups de cœur, & ſe ſont ſignalez en certains rencontres autant qu'on pourroit l'eſperer des plus braues guerriers d'Europe. Pour eſtre ſauuages, ils ne laiſſent pas de ſçauoir fort bien la guerre, mais c'eſt d'ordinaire celle des Parthes, qui donnerent autrefois tant de peines aux Romains, les combattant iuſtement de la façon que les Sauuages nous combattent. Sur tout les Agnieronnons ont touſiours excellé en ce genre de guerre, & meſme quelquefois en celle qui ne demande que du courage: ils ont forcé deux mille hommes de la Nation du

Chat

Chat dans leurs propres retranchemens; & quoiqu'ils ne fussent que sept cent, ils ont pourtant franchi la palissade ennemie, y appliquant vne contre-palissade, de laquelle ils se seruoient comme de boucliers & d'eschelles, pour escalader le fort, essuiant la gresle des fusils, qui tomboit sur eux de tous costez; & quoiqu'on dise, que comme il n'y a point de Soldats plus furieux qu'eux, quand ils sont en armée, aussi ne s'en treuue-t-il point de plus poltrons quand ils ne sont qu'en petites bandes, dont la gloire est de casser quelques testes, & d'enleuer les cheuelures. Ils n'ont pas laissé de faire paroistre en quelques occasions que le courage des particuliers alloit iusqu'à la temerité; comme quand vn d'eux fut pendant la nuit à la porte d'vne

bourgade Huronne, se cachant dans vn tas d'ordures, d'où il parut soudain au point du iour suiuant, comme vn homme ressuscité, se iettant sur le premier venu, & s'enfuiant, aprés luy auoir cassé la teste tres-inopinément. Deux autres se monstrerent encore plus genereux. A la faueur des tenebres de la nuit ils approcherét secrettement d'vne guerite, où l'on faisoit bon guet à la façon des Sauuages, qui est de chanter à pleine teste pendant toute la nuit. Aiant donc laissé crier assez long-temps la sentinelle, vn des deux monta adroitement sur la guerite, déchargea vn coup de hache sur le premier qu'il rencontra, & aiant ietté l'autre par terre, il se donna le loisir de le tuer, & de luy enleuer la peau de la teste, comme le plus beau trophée de sa victoire.

L'an paſſé vn Agnieronnon entreprit tout ſeul la guerre de Tadouſſac, faiſant vn voiage de deux à trois cent lieuës, courant ſeul par mer & par terre, pour chercher vn Algonkin ſon ennemi, qu'il tua enfin de ſa propre main, quaſi dans le ſein des François & d'vn bon nombre de Sauuages: il eſt vrai qu'il y perdit la vie, mais ce fut en les brauant; & en faiſant ſa retraite comme vne pourmenade; orgueil qui luy cauſa la mort.

Mais ces traits de generoſité ne ſe treuuent pas en tous les Iroquois; la fourbe y eſt bien plus commune que le courage, & la cruauté plus grande encore que la fourbe; & l'on peut dire, que ſi les Iroquois ont quelque puiſſance, ce n'eſt que parce qu'ils ſont ou fourbes, ou cruels. Tous les traitez que nous auons faits auec

eux, sont tesmoins de leurs perfidies, puisqu'ils ne nous ont iamais gardé aucune des paroles qu'ils nous ont si souuent & si solennellement iurées; & pour la cruauté, ie ferois rougir ce papier, & les oreilles fremiroient si ie rapportois les horribles traitemens que les Agnieronnons ont fait sur quelques captifs. On en a parlé de vrai dans les autres relations, mais ce que nous en auons appris de nouueau est si estrange, que tout ce qu'on en a dit n'est rien: Ie les passe, non seulement parce que ma plume n'a pas d'ancre assez noire pour les décrire, mais bien plus de peur de faire horreur par la lecture de certaines cruautez dont les siecles passez n'ont iamais entendu parler.

Ce n'est que gentillesse parmi eux de cerner le poulce à leurs ca-

pris vers la premiere iointure, puis le tordant l'arracher de force auec le nerf, qui se rompt d'ordinaire vers le coulde, ou proche de l'espaule, tant est grande la violence dont ils vsent; ce poulce ainsi tiré auec son nerf, ils le pendent à l'oreille du patient en forme de pendant d'oreille, ou luy mettent au col au lieu de carquã; puis ils feront le mesme à vn autre doit, & à vn troisiesme; & au lieu de ces doits arrachez, ils fourrent dans la plaie des esquilles de bois dur, qui font des douleurs toutes autres que les premieres, quoi qu'excessiues, & causent en vn moment vne grande inflammation, & vne enfleure prodigieuse en toute la main, & mesme en tout le bras. Quãd il n'y auroit que ce premier ieu, n'est-ce pas auec raison que les François de ce païs-cy de-

mandent depuis vn si long-temps la destruction d'vn ennemi si cruel? puisqu'apres tout, cinq ou six cent hommes ne sont pas pour resister à vne entreprise genereuse, si on la fait telle que la gloire de Dieu, & la compassion que l'on doit auoir pour eux, le demande. Les Iroquois sont de l'humeur des femmes, il n'y a rien de plus courageux quand on ne leur fait point resistance; rien de plus poltron, quand on leur tient teste; ils se mocquent des François, parce qu'ils ne les ont iamais veus en guerre en leurs païs; & les François n'y ont iamais esté, parce qu'ils ne l'ont iamais tenté, ayant crû iusqu'à present les chemins plus insurmontables qu'ils ne sont. Dans la connoissance que nous auons de ces barbares, & aiant veu quand nous estions par-

mi eux, comme la fraieur ſe met partout quand ils ſe voient attaquez chez eux; on peut dire auec toute aſſeurance, que ſi vne armée de cinq cent François y arriuoit inopinément, elle pourroit dire, *Veni, vidi, vici.*

I'ay dit qu'il n'y auoit que cinq ou ſix cent hommes à deſtruire; car il eſt hors de doute que ſi les Agnieronnons eſtoient défaits par les François, les autres Nations Iroquoiſes ſeroient heureuſes d'entrer en compoſition auec nous, & nous donner leurs enfans pour oſtages de leurs fidelité. Et pour lors ces belles Miſſions ſe renouuelleroient dans Onnontagué, dans Oiogoen, & par toutes les autres Nations Iroquoiſes qui reſteroient: chez leſquelles nous auons deſia ietté les premieres ſemences de la foy, qui ont eſté ſi

bien receuës par le menu peuple, que sans nous défier de la Prouidence diuine, nous ne deuons pas desesperer d'en recueillir vn iour des fruits tres-abondans. De plus, la grande porte seroit ouuerte pour tant d'anciennes & nouuelles missions vers les peuples du Nord, & vers ceux du Couchant nouuellement découuerts, que nous comprenons tous sous le nom general d'Algonquins. Mais c'est vne trop ample matiere, qui demande vn Chapitre à part.

De l'estat du païs des Algonquins, & de quelques nouuelles découuertes.

Chapitre III.

IE ne puis exprimer plus nettement l'estat des Nations de la langue Algonkine, que par le

simple narré, des connoissances qu'on a eu vn de nos Peres, qui a esté cette année dans le Saguenay Riuiere de Tadoussac, selon les rencontres que la Prouidence luy à presentées en ce voiage.

Comme ces Nations sont infiniment estenduës dans cinq ou six cent lieuës de forests qui regardent le Septentrion, il les distingue en trois; en celles qui tirent vers l'Orient, celles qui habitent les parties les plus reculées du Couchant, & celles du Nord qui sont entre les vnes & les autres. Il ne dit rien de celles du Leuant, qui n'ait esté couché dans les Relations precedentes; voicy comme il parle des deux autres.

Le trentiéme Iuillet de l'année mil six cent soixante estant monté dans le Saguené à trente-deux lieuës de Tadoussac, i'y trouuai

quatre-vingts Sauuages, & parmi eux vn nommé Awatanik, homme considerable pour la qualité qu'il porte de Capitaine, & bien plus pour auoir receu le saint Baptesme, il y a dix ans, dans le païs des Nipisiriniens. Il semble que le glorieux Archange dont il porte le nom, a pris plaisir de conduire cet homme comme par la main, & nous l'amener ici, pour nous découurir le chemin qui nous peut conduire iusques à la mer du Nord, où diuerses Nations Algonquines se sont confinées, fuiant l'Iroquois, qui nous empesche aussi de les aller chercher par le chemin ordinaire de la grande Riuiere. Ie rapporte les diuerses routes, & quelques incidens de son voiage.

Il partit au mois de Iuin de l'année mil six cent cinquante-huit,

du lac des Oüinipegouck, qui n'eſt proprement qu'vne grande baye de celuy des Hurons; d'autres l'appellent le lac des puans, non qu'il ſoit ſalé comme l'eau de la Mer, que les Sauuages appellent Oüinipeg, c'eſt à dire eau puante: mais pource qu'il eſt enuironné de terres enſouffrées, d'où ſortent quelques ſources qui portent dans ce lac la malignité que leurs eaux ont contractées aux lieux de leur naiſſance.

Il paſſa le reſte de cet eſté & de l'hiuer ſuiuant prés le lac que nous appellons Superieur, à cauſe qu'eſtant au deſſus de celui des Hurons, il s'y décharge par vn ſault qui luy a auſſi donné ſon nom: & puiſque noſtre voiageur s'y arreſte quelque temps, faiſons-y quelque pauſe auec luy,

pour en remarquer les raretez.

Ce lac qui porte plus de quatre-vingt lieuës de long sur quarante de large en certains endroits, est semé d'Isles qui le couurent agreablement proche des terres; son riuage est bordé tout à l'entour de Nations Algonkines, où la crainte des Iroquois leur a fait chercher vn asile. Il est aussi enrichi dans tous ses bordages, de mines de plomb presque tout formé; de cuiure si excellent, qu'il s'en treuue de tout rafiné en morceaux gros comme le poingt; de gros rochers qui ont des veines entieres de turquoises. On veut mesme nous persuader, qu'il est grossi de diuers ruisseaux, qui roulent auec le sable quantité de petite pailles d'or, qui sont comme les reiettons de la mine voisine. Ce qui nous inuite à le croi-

re, c'est que lors qu'on fouilla les fondemens de la Chappelle saint Ioseph, sur les riues du lac des Hurons, qui n'est qu'vne décharge du lac Superieur, les ouuriers treuuerent vne veine grosse comme le bras, de ces paillettes d'or; le sable, dont cette veine estoit meslée, se treuuoit en si petite quantité, qu'il estoit comme imperceptible en comparaison du reste. Mais les ouuriers, qui sçauoient d'ailleurs qu'en ces quartiers-là il y auoit des mines de cuiure, & s'estant persuadez que c'estoit d'vne mine de laton, (ignorans que le laton fust vn composé,) remplirent les fondemens qu'ils auoient creusez, sans sçauoir qu'ils y renfermoient vn thresor.

Mais voicy des richesses d'vne autre nature. Les Sauuages qui ha-

bitent la pointe de ce lac la plus éloignée de nous, nous ont donné des lumieres toutes fraisches, & qui ne déplairont pas aux curieux, touchant le chemin du Iapon, & de la Chine, dont on a fait tant de recherche. Car nous apprenons de ces peuples, qu'ils treuuent la Mer de trois costez; du costé du Sud, du costé du Couchant, & du costé du Nord; de sorte que si cela est, c'est vn grand preiugé & vn indice bien certain, que ces trois Mers se treuuant ainsi contigues, ne font proprement qu'vne Mer, qui est celle de la Chine, puisque celle du Sud, qui est la mer Pacifique, qu'on connoist assez, estant continuée iusqu'à la mer du Nord, qui est pareillement connuë par vne troisiéme Mer, qui est celle dont on est en peine,

on ne peut plus souhaitter, que le traict dans cette grande mer Occidentale & Orientale tout ensemble.

Or nous sçauons que du bout du lac Superieur, dont ie viens de parler, tirant au Sud, aprés enuiron trois cent lieuës, on treuue la baye du S. Esprit, qui est à trente degrez de latitude, & deux cent quatre vingts de longitude, dans le Golfe de Mexique, en la coste de la Floride; & de la mesme extremité du lac Superieur tirant au Soroüest; il y a enuiron deux cent lieuës iusqu'à vn autre lac qui a sa décharge dans la mer Vermeille, coste de la nouuelle Grenade dans la grande Mer du Sud: & c'est de l'vn de ces deux costez que les Sauuages qui sont à quelque soixante lieuës plus à l'Occident de nostre lac Supe-

rieur, ont des marchandises d'Europe, & mesme disent auoir veu des Europeans.

En outre, de ce mesme lac Superieur, suiuant vne Riuiere vers le Nord, on arriue, aprés huit ou dix iournées, à la baye de Hudson, à la hauteur de cinquante-cinq degrez; & de ce lieu, tirant au Noroüest, il y a enuiron quarente lieuës par terre iusques à la Baye de Button, ou est le port de Melson à cinquante-sept degrez de latitude, & deux cent septante de longitude, d'où l'on ne doit compter que mil quatre cent vingt lieuës iusqu'au Iapon, n'y ayant de distance que septante & vn degrez d'vn grand cercle. Ces deux Mers donc du Sud & du Nord estant connuës, il ne reste plus que celle du Couchant, qui ioigne l'vne & l'autre, pour n'en

faire

faire qu'vne des trois; & c'est la nouuelle connoissance que nous auons euë par le moyen d'vne Nation, qui estant enuiron au quarante-septiéme degré de latitude, & à deux cent septante & trois de longitude, nous asseure qu'à dix iournées vers l'Oüest se trouue la Mer, qui ne peut estre autre que celle que nous recherchons: ce qui nous fait iuger que toute l'Amerique Septentrionnale, estant ainsi enuironnée de la mer au Leuant, au Sud, au Couchant, & au Nord, doit estre separée de la Groeslande par quelque traict, dont on a desia découuert vne bonne partie, & qu'il ne tient plus qu'à pousser encore de quelques degrez, pour entrer tout à fait dans la mer du Iapon. Ce qui ne se doit tenter, pour passer le destroit de Hudson, qu'aux

mois d'Aoust & de Septembre, pendant lesquels seulemét ce passage est moins engagé de glaces.

Mais en voilà assez pour le present, si l'Iroquois le permet, nous pourrons bien nous aller éclaircir plus nettement de cette découuerte, qui n'estant connuë que par le moien des Sauuages, ne nous donne pas toutes les connoissances que nous desirerions. Suiuons nostre guide, qui aprés auoir hiuerné au lieu que ie viens de décrire, en partit le Printemps suiuant, & marchant à petites iournées, à cause de sa famille qui le suiuoit, arriua aprés auoir fait quelque cent lieuës de chemin, à la grande baye du Nord, le long de laquelle il trouua diuerses Nations Algonkines, qui se sont placées sur le riuage de cette mer.

Cette baye eſt celle de Hudſon, dont nous venons de parler : au milieu de laquelle noſtre Sauuage a veu vne grande Iſle, qui prend ſon nom des Ours blancs, dont elle eſt habitée ; ce ſont des animaux plus aquatiques que terreſtres, puiſqu'ils ne quittent que rarement la mer, & qu'ils viuent pour l'ordinaire de poiſſon, au lieu que les Ours noirs ne ſe nourriſſent ordinairement que de chair, & ne quittent point la terre. Les mets les plus frians des Ours blancs, outre les Outardes auſquelles ils font la guerre auſſi induſtrieuſement que les hommes les plus experimentez, ſont les petits Baleinaux, qu'ils pourſuiuent ſans ceſſe : mais ce n'eſt pas ſans danger de tomber dans la gueule des grandes Baleines, qui par vne an-

tipathie naturelle deuorent reciproquement ceux, par qui leurs petits sont deuorez. S'il arriue quelquefois que ces Ours blancs s'estant amassez vers le Printemps, soient enleuez en haute mer, portez sur quelque glace qui se détache du riuage vers le mois de Iuin; c'est pour lors qu'il fait beau voir ces nouueaux Argonautes voguer au gré des vents & des tempestes, & disputer leur vie contre la faim, qui les presse sur ces glaces flottantes, ou contre les Baleines, qui les attendent pour les deuorer, lors que la faim les oblige de se ietter à l'eau, pour y pescher des loups ou des chiens marins. Ils passent souuent les mois entiers en cette perilleuse nauigation, iusqu'à ce qu'enfin, par bon-heur, leur vaisseau fasse naufrage, en s'é-

choüant ſur quelque coſte ; car c'eſt pour lors que ces animaux tout affamez ſautent à terre, & recompenſent bien le ieuſne paſſé ſur tout ce qu'ils rencontrent, n'épargnant ni hommes, ni beſtes pour furieuſes qu'elles ſoient.

Mais reuenons à noſtre Pelerin, qui fit rencontre en chemin de diuerſes Nations, dont on a deſia couché les noms par écrit. Il vit ſur tout les Kiliſtinons, qui ſont partagez en neuf differentes reſidences ; les vnes de mille, les autres de mille cinq cent hommes, & ſont logez dans de grands bourgs, dans leſquels ils laiſſent leurs femmes & leurs enfans, pendant qu'ils courent l'Origenac, & qu'ils font leur chaſſe du Caſtor, dont le poil leur eſt ſi peu conſiderable, depuis que l'Iroquois en empeſche le debit, qu'ils grillent

les Castors au feu, comme on fait les Porcs en France, pour les mettre plustost en estat d'estre mangez. Nostre homme aiant visité ces peuples, se rendit chez les Pitchiburenik, peuplade qui habite l'entrée de la Baye, où les Hurons autrefois, & les Nipisiriniens alloient en traitte, d'où ils rapportoient grande abondance de Castors, pour quelques haches, tranches, cousteaux, & autres marchandises semblables, qu'ils leurs portoient. Pendant vn certain temps de l'année, l'abondance de Cerfs est plus grande encore en ces quartiers, que celle de Castors: elle est bien si prodigieuse, qu'ils en font prouision pour vn an, soit en la boucanant, qui est leur façon plus ordinaire, soit en la laissant geler; car vers ces païs Septentrionaux, rien ne se pourrit,

& ne ſe corrompt pendant la plus grande partie de l'année, & meſme auançant vn peu plus vers le Nord, les corps ne perdent rien de leur beauté long-temps aprés la mort; ils ſont auſſi vermeils, & auſſi entiers trente ans aprés leurs treſpas, que pendant leur vie; auſſi dit-on qu'en ces païs-là, les morts s'y portent bien, mais que les viuans y deuiennent malades. On y voit des glaces, les vnes de vingt-deux braſſes, d'autres de trois cent & trois cent ſoixante pieds, qui ſe déprennent du riuage, & qui ſe caſſent quelquefois auec tant de violence, qu'en tombant dans la mer elles excitent par ce bouluerſement des tempeſtes, qui ont mis des vaiſſeaux en danger d'eſtre ſubmergez, & peut-eſtre auront-elles fait perir celuy duquel les Sauuages ont veu

le débris sur leur riuage.

Ce que i'admire le plus en cette terre infortunée, c'est de voir comme la Prouidence ne manque en rien à ses creatures; elle supplée au défaut des vnes par le secours des autres, dont on ne s'auiseroit iamais. Quand on voit les bords de cette mer presque sans arbres, soit à cause de la rigueur du froid, qui les empesche de croistre, ou parce que les rochers dont ces terres sont presque toutes couuertes, ne peuuent nourrir de grands bois; qui ne iugeroit que Dieu n'a pas voulu que ces terres fussent habitées par les hommes, puisqu'elles sont si destituées des commoditez de la vie humaine? Neantmoins on treuue des Nations qui peuplent ces rochers, & qui remplissent ce sol le plus ingrat, & le plus disgracié de

la nature. Mais comment y peut-on viure sans feu, puisque les froids y sont si violens? Dieu y a pourueu; il leur donne tous les ans leur prouision de bois, il se sert des cerfs comme de beste de charge, pour leur en faire porter leur prouision; ce sont le bois ou les cornes des mesmes cerfs; on en croira ce que l'on voudra, mais on nous asseure que ces peuples n'ont point de meilleur feu, que celuy qu'ils font du bois de ces grands animaux, qui doiuent estre en prodigieuse quantité pour suppléer auec leurs branches aux branches des chesnes, & des autres arbres propres à brusler.

Mais ne quittons pas nostre Guide, qui va costoiant toute la Baye; il ne fait pas mauuais auec luy, puisqu'il asseure que le gibbier grand & petit ne luy manque

point, & qu'vn homme de sa suite a tué vn de ces Ours blancs dont nous auons parlé; nous n'auōs pas sçeu de luy si la chair en est aussi bonne que celle des Oyes sauuages, des Cignes, des Canards, qui se treuuent au mesme lieu dans le mois de May, aussi bien qu'vn nombre infini de petits oiseaux hupez, d'hirondelles, comme encore de martres, de lievres blancs, & de renards noirs; & si la poudre manque pour la chasse, on peut s'adonner à la pesche des truites & des saumons, que ces Sauuages sçauent fort bien prendre sans filets, mais seulement auec le harpon.

Aprés que nostre Algonkin eut visité toutes les Nations circonuoisines de la Baye, & qu'il se fut chargé de leur part, de diuers presens, que ces peuples adressoient

aux François & aux Algonkins de ces contrées, pour les attirer vers leur Baie, & pour s'y fortifier tous ensemble contre l'Iroquois, il quitta le riuage de la mer pour entrer dans les terres, & pour chercher vn chemin vers Tadoussac, par des vastes forests qu'il n'auoit iamais connuës. Comme il auançoit dans le bois sans boussole, & sans prendre hauteur, il eut connoissance de trois Riuieres; dont l'vne conduit droit à nostre bourgade des trois Riuieres; il ne voulut pas prendre cette route, quoy que bien plus courte, & plus certaine, mais bien plus exposée aux Iroquois: Les deux autres Riuieres se rendent au lac de S. Iean, où est la source du fleuue Saguené. Il choisit la plus écartée de ces deux Riuieres, comme la plus seure, l'autre n'estant pas bien loin du

païs où trois Nations ont esté desolées depuis deux ou trois ans par l'Iroquois, & contraintes de se refugier chez les autres plus éloignées. Celles-cy se nomment les Kepataȣangachik, les Outabitibek, & les Ouakȣiechidek.

Enfin il s'est rendu à trente-deux lieuës de Tadoussac, ou m'entretenant auec luy de ses auantures & de ses voiages, il commença à me dire par auance l'estat ou l'Iroquois auoit reduit les Nations Algonkines vers le lac Superieur, & celuy des Ouinipeg. Mais à peine me fus-ie rendu à Quebec, que i'y trouuay deux François, qui ne faissoient que d'arriuer de ces païs superieurs, auec trois cent Algonkins, dans soixante canots chargez de pelterie. Voicy ce qu'ils ont veu de leurs propres ïeux, qui nous re-

presentera l'estat des Algonkins du Couchant, aprés auoir parlé iusqu'à present de ceux du Nord.

Ils ont hiuerné sur les riuages du lac Superieur, & ont esté assez heureux pour y baptiser deux cent petits enfans de la Nation Algonkine, auec laquelle ils ont premierement demeuré. Ces enfans estoient attaquez de maladie & de famine, quarante sont allez droit au Ciel, estant morts peu aprés le Baptesme.

Nos deux François firent pendant leur hiuernement diuerses courses vers les peuples circonuoisins; ils virent entre autres choses à six iournées au delà du lac, vers le Suroüest vne peuplade composée des restes des Hurons de la Nation du Petun, contraints par l'Iroquois d'abandonner leur patrie, & de s'enfoncer si auant

dans les forests, qu'ils ne puissent estre treuuez par leurs ennemis. Ces pauures gens s'enfuiant & faisant chemin par des montagnes & sur des rochers, au trauers de ces grands bois inconnus, firent heureusement rencontre d'vne belle Riuiere, grande, large, profonde, & comparable, disent-ils, à nostre grand fleuue de S. Laurens. Ils treuuerent sur ses riues la grande Nation des Abimisec, qui les receut tres-bien. Cette Nation est composée de soixante Bourgades, ce qui nous confirme dans la connoissance, que nous auions desia, de plusieurs milliers de peuples qui remplissent toutes ces terres du Couchant.

Reuenons à nos deux François? continuant leur ronde ils furent bien surpris en visitant les Nadse-

chi ; ils virẽt des femmes défigurées, & à qui on auoit coupé le bout du nez iusqu'au cartilage, de sorte qu'elles paroissoient en cette partie du visage, comme des testes de mort : de plus, elles auoient sur le haut de la teste vne partie de la peau arrachée en rond. S'estans informez d'ou prouenoit ce mauuais traitement, ils apprirent auec admiration, que c'estoit la loy du païs, qui condamne à ce supplice toutes les femmes adulteres, afin qu'elles portent grauée sur le visage la peine & la honte de leur peché : ce qui rend la chose plus admirable, c'est que chaque homme ayant en ce païs-là sept ou huit femmes, & par consequent la tentation estant bien plus grande parmi ces pauures creatures, dont les vnes sont tousiours plus cheries, que les autres, la loy

neantmoins se garde plus exactement qu'elle ne feroit peut-estre dans les Villes les mieux policées, si elle y estoit establie. Si des Barbares qui ne sont instruits que par la loy de la nature, ont de si beaux sentimens de l'honnesteté ; quels reproches feront-ils vn iour aux Chrestiens libertins, qui ont commandement de se creuer plustost les yeux que de leur rien permettre au preiudice de leur salut? Ce qui ne se fait pas parmi les Chrestiens, est pratiqué par des Sauuages, qui retranchent les parties les plus visibles du visage qui a serui de scandale & de pierre d'achopement. Nos François ont visité les quarante Bourgs dont nostre Nation est composée, dans cinq desquels on compte iusqu'à cinq mille hommes: mais il faut prendre congé de ces peuples, sans faire

pour-

pourtant grande ceremonie, pour entrer dans les terres d'vne autre Nation belliqueuse, & qui auec ses fleches & ses arcs s'est renduë aussi redoutable parmi les Algonkins superieurs, que l'Iroquois l'est parmi les inferieurs; aussi en porte-t-elle le nom de Pwalak, c'est à dire les Guerriers.

Comme le bois est rare & petit chez eux, la nature leur a appris à faire du feu auec du charbon de terre, & à couurir leurs cabanes auec des peaux: quelques-vns plus industrieux se dressent des bastimens de terre grasse, à peu prés comme les hirondelles bastissent leurs nids; & ils ne dormiroient pas moins doucement sous ces peaux & sous cette bouë, que les grands de la terre sous leurs lambris d'or, s'ils n'apprehendoient les Iroquois, qui les vien-

nent chercher à cinq & six cent lieuës loin.

Mais si l'Iroquois y va, pourquoy n'irons nous pas aussi? s'il y a des conquestes à faire, pourquoy la foy ne les fera-t-elle pas, puisqu'elle en fait par tout le monde? Voilà des peuples infinis; mais le chemin en est fermé: il faut donc rompre tous les obstacles, & passant à trauers de mille morts, se ietter au milieu des flammes pour en deliurer tant de pauures Nations. On ne s'est pas épargné ni pour l'vn ni pour l'autre, & on n'a laissé perdre aucune occasion qui se soit presentée, pour courir à leur secours; & nous y courons encore presentement, comme ie diray aprés auoir vn peu parlé de l'estat pitoiable où l'Iroquois a reduit les Hurons.

De l'estat de la Nation Huronne, & de sa derniere défaite par les Iroquois.

CHAPITRE IV.

SI iamais peuple a pû dire aprés le Prophete, *dissipata sunt ossa nostra*, ce sont les pauures Hurons qui se voient maintenant dispersez dans toutes les parties de ces contrées; ils ne viuent plus que comme ces insectes, qui estant tranchez en lambeaux, rendent encore quelques marques de vie par le mouuement qui reste aux parties couppées.

Mais s'il appartient à quelqu'vn de dire aprés le mesme Prophete, *Dissipa gentes quæ bella volunt*; c'est à nous de les proferer contre les Iroquois, qui ne viuent que de

ſang & de carnage, & qui ne reſpirent que l'air de la guerre: certes ils meritent bien d'eſtre diſſipez, aprés auoir diſſipé & ruiné tous leurs voiſins, parmi leſquels il n'y en a point qui aient plus de ſuiet de s'en plaindre que les pauures Hurons. Ces peuples compoſoient, il y a quelque temps, la Nation la plus ſedentaire, & la plus propre pour les ſemences de la foy, de toutes ces contrées; & maintenant elle eſt la plus errante, & la plus diſſipée de toutes. Et de vray, à la défaite de leur païs, de trente à quarante mille ames qu'ils eſtoient, ceux qui furent tuez ou bruſlez par les Iroquois, n'en faiſoient que la plus petite partie. La famine qui ſuit la guerre, comme l'ombre le corps, & qui traiſne aprés ſoy les maladies, les attaqua bien plus rudement; mais ie

puis dire plus heureusement pour eux, puisqu'elle peupla le Paradis de la pluspart de ces pauures gens, qui dans la desolation generale de leur païs n'auoient que cette consolation, qu'ils mouroient Chrestiens.

Le reste du debris qui pût échapper, se dispersa de toutes parts, comme fait vne armée défaite & poursuiuie par le vainqueur: les vns se ietterent dans la Nation neutre, pensans y trouuer vn lieu de refuge par sa neutralité, qui iusqu'à lors n'auoit point esté violée par les Iroquois: mais ces traistres s'en seruirent pour se saisir de toute la Nation, & la mener en leurs païs toute entiere sous vne rude captiuité: les autres se refugierent vers la Nation du Petun; mais celle-ci a bien esté obligée de se refugier elle-mesme chez les

Algonkins ſuperieurs. D'autres courent dix iournées durant dans les bois : d'autres veulent aller à Andaſtoé païs de la Virginie: quelques-vns ſe refugient parmi la Nation du feu, & la Nation des Chats: meſme vn Bourg entier ſe ietta à la diſcretion des Sonnontwachronnons, qui eſt l'vne des cinq nations Iroquoiſes, & s'en eſt bien trouué, s'eſtant conſeruée depuis ce temps-là en forme de Bourg ſeparé de ceux des Iroquois, où les Hurons viuent à la Huronne, & les anciens Chreſtiens gardent ce qu'ils peuuent du Chriſtianiſme.

Ceux qui dans cette diſſipation auoient pris parti vers Quebec, & comme de bonnes oüailles y auoient voulu ſuiure leurs paſteurs, viuoient en fort bons Chreſtiens à l'Iſle d'Orleans au

nombre de cinq à six centaines, & y passerent huit ans assez paisiblement; mais ils n'ont pas esté plus asseurez entre les mains des François, qu'en celles des autres Sauuages leurs alliez. Nous auons veu, & nous auons pleuré leur enleuement; nous auons esté couuerts de leur sang, quand l'Iroquois par vne perfidie abominable les a massacrez entre nos bras; il ne nous en restoit plus qu'vne petite poignée, qui nous a fait tant de compassion, que pour conseruer ce reste precieux d'vn peuple Chrestien, feu Monsieur d'Ailleboust, qui commandoit alors, leur fit bastir vn fort au sein de Quebec, pour ne pas laisser perir tout à fait la Nation: mais ce reste nous a esté enfin enleué par des ressorts de la Prouidence, qui passent toutes nos veuës, & qui

n'en sont pas moins adorables. Ils ont du moins peri glorieusement, puisqu'ils ont sauué ce païs par leur mort, ou du moins ont essuié l'orage qui venoit fondre sur nous, & l'ont destourné lors que nous en estions le plus menacez, voicy comment.

Quarante de nos Hurons qui faisoient l'eslite de tout ce qui nous restoit ici de considerable, conduis par vn Capitaine assez fameux, nommé Anahotaha, partirent de Quebec sur la fin de l'hiuer passé, pour aller à la petite guerre, & dresser des embusches aux Iroquois à leur retour de la chasse. Ils passerent par les trois Riuieres, & là six Algonkins se ioignirent à eux sous le commandement de Mitiwemeg Capitaine de consideration. Estant arriuez en suite à Montreal, ils trouue-

rent que dix-sept François, gens de cœur & de resolution, auoient desia lié partie dans le mesme dessein qu'eux, s'immolans genereusement pour le bien public, & pour la defense de la Religion. Ils auoient choisi pour leur Chef le sieur Dolard homme de mise de & de conduite ; & quoy qu'il ne fust arriué de France que depuis assez peu de temps, il se treuua tout à fait propre pour ces sortes de guerre, ainsi qu'il l'a bien fait paroistre, auec ses camarades, quoy que la fortune semble leur auoir refusé la gloire d'vne si sainte, & si genereuse entreprise.

Nos Sauuages heureux de grossir leur nombre d'vne bande si leste & si resoluë, s'embarquent pleins d'vn nouueau courage, & nos François se ioignant à eux ra-

ment auec ioie, dans l'esperance de surprendre au plustost l'ennemi. Leur marche se faisoit de nuit pour n'estre point découuerts, & les prieres estoient reglées tous les matins & tous les soirs, s'addressans tous à Dieu publiquement, chacun en sa langue ; de sorte qu'ils faisoient trois Chœurs bien agreables au Ciel, qui n'auoit iamais veu ici de si saints Soldats, & qui receuoit bien volontiers des vœux conceus en mesme temps, en François, en Algonkin, & en Huron.

Le sault S. Loüis & les autres rapides ne leur coustent rien à passer ; le zele & l'ardeur d'vne si sainte expedition leur fait mépriser le rencontre des glaces, & le froid des eaux fraischement fonduës, dans lesquelles ils se iettoient vigoureusement, pour

traiſner eux-meſmes leurs Canots entre les pierres & les glaçons: Aiant gaigné le lac ſaint Loüis, qui eſt au deſſus de l'Iſle de Montreal, ils deſtournent à droite, entrent dans la Riuiere qui mene aux Hurons & vont ſe poſter au deſſous du ſault de la chaudiere, pour y attendre les Chaſſeurs Iroquois, qui ſelon leur couſtume ſe deuoient paſſer file à file, en retournant de leur chaſſe d'hiuer.

Nos guerriers ne s'y furent pas pluſtoſt rendus, qu'ils furent apperceus par cinq Iroquois qui venoient à découuert, & qui remonterent en diligence, pour aduertir tous les chaſſeurs de ſe reünir, & de quitter la poſture de chaſſeur pour prendre celle de guerrier. Le changement eſt bien-toſt fait; la petite hache à la ceinture au lieu d'eſpée, le fuſil à la

pointe du Canot, & l'auiron en main: voilà l'equipage de ces Soldats. Ils se rassemblent donc, & les Canots chargez de deux cent Onnontagehronnons s'estant ioints, ils nauigent en belle ordonnance, & descendent grauement le sault, au dessous duquel, nos gens surpris d'vne si prompte & si reglée démarche, se voyãt bien plus foibles en nõbre, se saisissent d'vn méchant reste de fort, basti en ce quartier là depuis l'Automne par nos Algonkins: ils taschent de s'y gabionner du mieux qu'ils peuuent. L'Onnontagehronnon fait ses approches, & ayant reconnu ennemi l'attaque auec furie: mais il est receu si vertement, qu'il est obligé de se retirer auec perte; ce qui le fait songer à ses ruses ordinaires, desesperant d'en venir à bout par la force: & afin d'amuser

nos gens pendant qu'il appelle à ſon ſecours les Agniehronnons, qui auoient leur rendez-vous aux Iſles de Richelieu, il fait ſemblant de vouloir parlementer. Les Algonkins & les Hurons ſemblent y vouloir preſter l'oreille ; mais nos François ne ſçauent ce que c'eſt que de paix auec ces barbares, qui n'ont iamais traité d'accommodement; qu'on ne ſe ſoit apperceu de leurs fourbes bien-toſt aprés: c'eſt pourquoy lors que tout paroiſſoit fort paiſible d'vn coſté du fort, de l'autre nos gens ſe treuuant attaquez par trahiſon, ne furent pas ſurpris, ils firent de ſi bonnes décharges ſur les aſſaillans, qu'ils les contraignirent de ſe retirer pour la ſeconde fois, bien eſtonnez, qu'vne petite poignée de François, peuſt faire teſte à deux cent Iroquois. Ils euſſent

ſans doute eu la confuſion toute entiere, & euſſent eſté défaits entierement, comme ils ont auoüé, ſi les François fuſſent ſortis du fort l'eſpée à la main ; ou ſi les Agniehronnons ne fuſſent pas arriuez peu de temps aprés au nombre de cinq cent, auec des cris ſi horribles & ſi puiſſans que toute la terre circonuoiſine ſembloit eſtre pleine d'Iroquois. Le fort eſt enuironné de tous coſtez, on fait feu par tout iour & nuit; les attaques ſe font rudes & frequantes, pendant leſquelles nos François firent touſiours admirer leur reſolution, leur vigilance, & ſur tout leur pieté, qui leur faiſoit employer à la priere le peu de temps qu'ils auoient entre chaque attaque; de ſorte que ſi toſt qu'ils auoient repouſſé l'Iroquois, ils ſe mettoient à genoux, & ne s'en

releuoient point que pour le repousser encore; & ainsi pendant dix iours que dura ce Siege, il n'auoient que deux fonctions, prier & combattre, faisant succeder l'vne à l'autre, auec l'étonnement de nos Sauuages, qui s'animoient à mourir genereusement par de si beaux exemples.

Comme l'ardeur du combat estoit grande, & les attaques presque continuelles, la soif pressoit plus nos gens que l'Iroquois. Il falloit essuier vne gresle de plomb, & aller à la pointe de l'épée puiser de l'eau à la Riuiere, qui estoit à deux cens pas du Fort, dans lequel on treuua enfin à force de fouïr, vn petit filet d'eau bourbeuse, mais si peu, que le sang découloit des veines des morts & des blessez, bien plus abondamment que l'eau de cette source de bouë.

Cette necessité mit le Fort en telle extremité, que la partie ne paroissant plus tenable aux Sauuages qui y estoient, ils songerent à traitter de Paix, & deputerent quelques Ambassadeurs au camp ennemi, auec de beaux presens de pourcelaine, qui font en ce païs toutes les grandes affaires de la Paix & de la Guerre. Ceux-cy furent receus des Iroquois auec de grands cris, soit de ioie, soit de moquerie, mais qui donnerent de la fraieur à nos Sauuages, desquels vne trentaine estant inuitez par leurs compatriotes Hurons, qui demeuroient parmi les Iroquois, à se rendre auec asseurance de la vie, sauterent malgré tous les autres par dessus la palissade, & laisser le Fort bien affoibly par vne si insigne lascheté, qui donna esperance

aux

aux Iroquois de se rendre maîtres des autres sans coup ferir, ou par menaces, ou par belles paroles. Quelques deputez s'approcherent pour cela du Fort, auec les Ambassadeurs qui en estoient sortis : mais nos François qui ne se fioient point à tous ces pourparlers, firent sur eux vne décharge inopinée, & ietterent les vns morts par terre, & mirent les autres en fuite. Cet affront aigrit tellement les Iroquois, qu'ils vinrent à corps perdu, & teste baissée, s'attacher à la palissade, & se mirent en deuoir de la sapper à coups de haches, auec vn courage qui leur faisoit fermer les ïeux à tous les dangers, & aux décharges continuelles qu'on faisoit sur eux. Il est vrai que pour se garantir de la plus grande partie de cette gresle, ils firent des mante-

lets de trois buches liées coste à coste, qui les couuroient depuis le haut de la teste iusques à la moitié des cuisses, & par ce moien ils s'attacherent au dessous des canonniers des courtines, lesquelles n'estant pas flanquées, ils trauailloient à la sappe auec assez d'asseurance.

Nos François emploierent tout leur courage & toute leur industrie en cette extremité ; les grenades leur manquant, ils y suppleerent par le moïen des canons d'vne partie de leurs fusils qu'ils chargerent à creuer, & qu'ils ietterent sur leurs ennemis : ils s'auiserent mesme de se seruir d'vn baril de poudre, qu'ils pousserent par dessus la palissade ; mais par malheur aiant rencontré vne branche en l'air, il retomba dans le Fort, & y causa de grands de-

ſordres: la pluſpart de nos François eurent le viſage & les mains bruſlées du feu, & les yeux aueuglez de la fumée que fit cette machine; dequoy les Iroquois prenans auantage, ſe ſaiſirent de toutes les meurtrieres, & de dehors tiroient, & tuoient dans le Fort ceux qu'ils pouuoient découurir dans l'épaiſſeur de la fumée; ce qui les anima de telle ſorte, qu'ils monterent ſur les pieux, la hache en main, deſcendirent dans le Fort de tous coſtez, & y remplirent tout de ſang & de carnage, auec tant de furie qu'il n'y demeura que cinq François, & quatre Hurons en vie, tout le reſte aiant eſté tué ſur la place, auec le chef de tous nômé Anahotaha, qui ſe voiant preſt à expirer, pria qu'on lui miſt la teſte dans le feu, afin d'oſter à l'Iroquois la gloire d'emporter ſa che-

ueleure. *Laudaui magis mortuos quàm viuentes.* Ce fut ſans doute dans cette penſée du Sage, qu'vn de nos François fit vn coup ſurprenant: car voiant que tout eſtoit perdu, & s'eſtant apperceu que pluſieurs de ſes compagnons bleſſez à mort viuoient encore, il les acheua à grands coups de haches, pour les deliurer par cette inhumaine miſericorde, des feux des Iroquois. Et de fait, la cruauté ſuccedant à la fureur, deux François aiant eſté trouuez parmy les morts, auec quelque ſouffle de vie qui leur reſtoit, on les fit la proie des flammes: au lieu d'huile pour adoucir leurs plaies, on y foura des tiſons allumez, & des aleſnes toutes rouges: au lieu de lit pour ſouſtenir les membres de ces pauures moribonds, on les coucha ſur la braiſe: en vn mot

on brusla cruellement ces pauures agonisans dans toutes les parties du corps, tant qu'ils demeurerent en vie. Pour les cinq autres François, auec tout le reste des captifs, tant ceux qui se sont rendus volontairement, que ceux qui ont esté pris, on les oblige de monter sur vn échafaut, ou on leur fait les premieres caresses des prisonniers. On presente aux vns du feu à manger, on couppe les doits aux autres, on brusle les iambes & les bras à quelques autres: tous enfin reçoiuent les marques de leur captiuité.

Ce spectacle d'horreur si agreable aux yeux des Iroquois, ne le fut pas moins, ie m'asseure, aux yeux des Anges, quād vn des pauures prisonniers Hurons se souuenant des instructions qu'on lui auoit faites, se mit à faire le Pre-

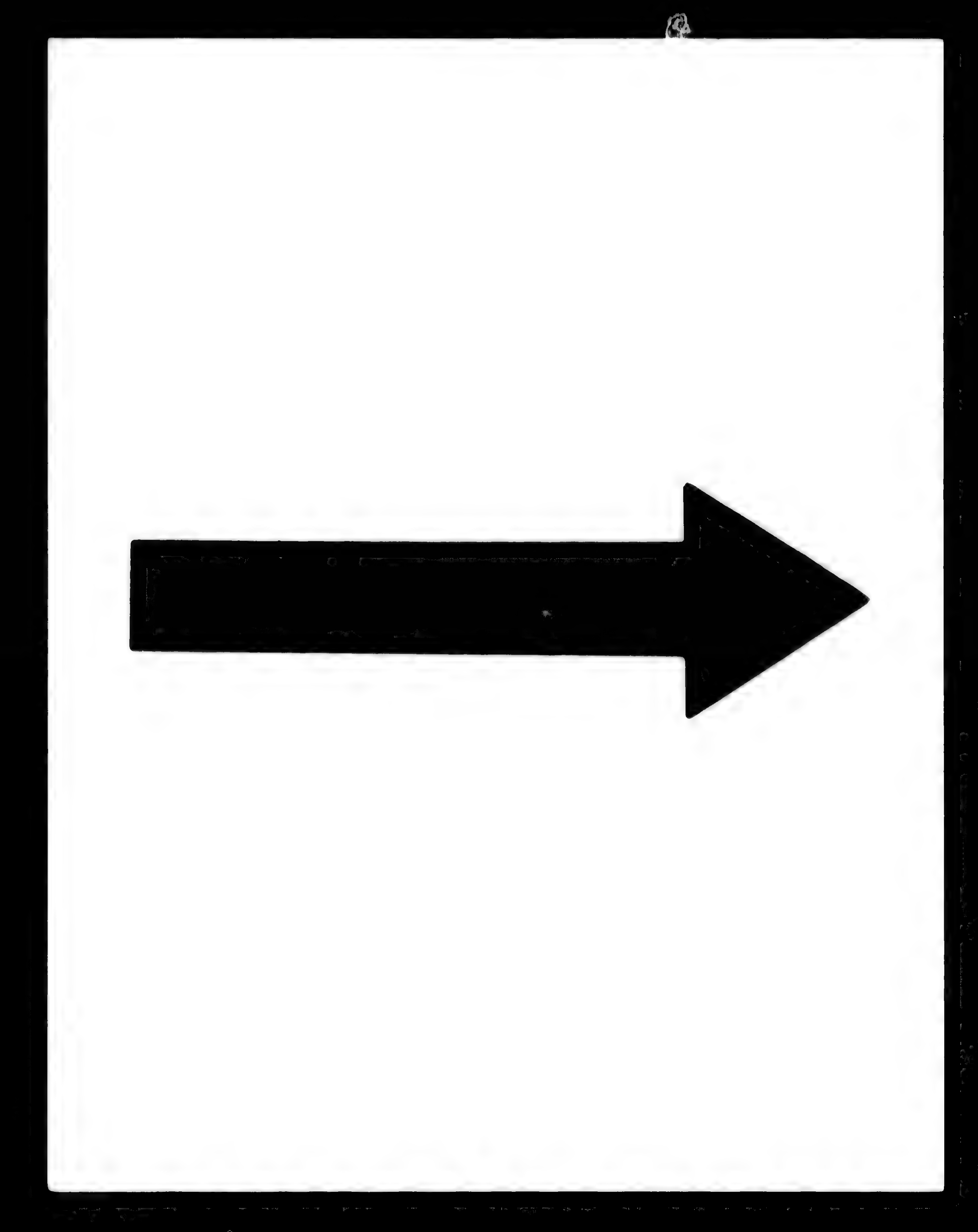
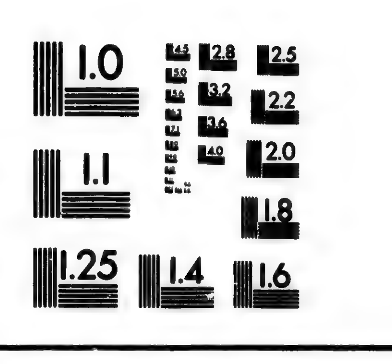


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



dicateur, & à exhorter tous ces patiens à souffrir constamment ces cruautez, qui passeroient bien-tost, & seroient suiuies du bon-heur eternel, puisque ce n'estoit que pour la gloire de Dieu, & pour le zele de la Religion qu'ils auoient entrepris cette guerre contre les ennemis de la Foi. Ie ne sçai si l'Eglise naissante a veu rien de plus beau dans ses persecutions; vn barbare prescher Iesus-Christ, & faire d'vn échafaut vne chaire de Docteur, & si bien faire que l'échafaut se change en Chapelle pour ses auditeurs, qui parmi leurs tourmens, & au milieu des feux font leurs prieres comme s'ils estoient aux pieds des Autels; & ils ont tousiours continué à les faire pendant leur captiuité, s'y exhortant les vns les autres lors qu'ils se rencontroient.

Aprés que la premiere rage des Iroquois fut rassassiée par la veuë de leurs prisõniers, & par cés coups d'essai de leur cruauté, ils font le partage de leurs captifs: deux François sont donnez aux Agnieronnons, deux aux Onnontagueronnons, le cinquiéme aux Onneioutheronnons, pour leur faire goûter à tous de la chair des François, & leur faire venir l'appetit & l'enuie d'en manger, c'est à dire, les inuiter à vne sanglante guerre, pour venger la mort d'vne vingtaine de leurs gens tuez en cette occasiõ. Aprés la distribution on décampe, & l'on quitte la resolution prise de venir inonder sur nos habitations, pour mener au plustost dans le païs ces miserables victimes, destinées à repaistre la rage & la cruauté de la plus barbare de toutes les Nations. Il faut ici don-

ner la gloire à ces dix-ſept Frãçois de Montreal, & honorer leurs cendres d'vn eloge qui leur eſt deu auec iuſtice, & que nous ne pouuons leur refuſer ſans ingratitude. Tout eſtoit perdu s'ils n'euſſẽt peri, & leur malheur a ſauué ce païs, ou du moins a coniuré l'orage qui venoit y fondre, puiſqu'ils en ont arreſté les premiers efforts, & détourné tout à fait le cours.

Cependant pour s'aſſeurer des captifs ſur les chemins, tous les ſoirs on les eſtend preſque tout nuds ſur le dos, ſans autre lit que la plate terre, dans laquelle on fiche quatre pieux pour chacun des priſonniers, afin d'y lier leurs pieds & leurs mains ouuertes & eſtenduës en forme de Croix de ſaint André. On enfonce de plus en terre vn cinquiéme pieu, auquel on attache vne corde, qui

prend le prisonnier par le col, & le serre de trois ou quatre tours. Enfin on le ceint par le milieu du corps, auec vn collier : c'est vne façon de sangle, dont les Sauuages se seruent en toutes sortes d'vsages : & celui qui a soin d'vn captif, prend les deux bouts du collier, & les met sous soi pendant qu'il dort, afin d'estre éueillé si son homme remuë tãt soit peu. Cette seule posture durãt toute vne nuit, dans cette cõtrainte, à la merci des Maringouïns & des Mousquites, qui ne cessent de piquer iusqu'au vif, & qui sucent le sang par tout le corps, est sans doute vn cheualet bien rude : & c'est le traitemẽt que nos pauures Frãçois auec les autres captifs reçoiuent toutes les nuits, pour les disposer aux tourmens dũ feu, ausquels ils se doiuent bien attendre. Mais voions cõment non-

obſtant toutes ces precautions quelques Sauuages ſe ſauuerent ſi heureuſement, que ces ſortes d'euaſions peuuent paſſer pour de petits miracles. C'eſt d'eux que nous auons appris ce que nous auons dit cy-deſſus.

De l'eſtat du reſte des Hurons aprés leur derniere défaite.

CHAPITRE V.

Admirable conduite du Ciel ſur vn Huron tiré des mains de l'Iroquois.

CELVY entre autres dont nous auons appris tout ce que nous auons dit au Chapitre precedent, eſt vn Huron Chreſtien, qui par vne cõduite du Ciel bien merueilleuſe, s'échappa des mains des Iroquois, aprés dix iours de captiuité : l'action eſt memorable, & merite vn narré tout particulier.

C'estoit vn homme bien fait, bon Chrestien, & parfaitement bien instruit depuis long-temps dans tous les Mysteres de nostre Foi: il ne se vit pas plustost chargé de liens, qu'il se sentit poussé interieurement d'auoir recours à la S. Vierge, dont les Peres lui auoiét dit tant de merueilles. La premiere resolution qu'il prit, fut de l'honnorer pendant ses malheurs, auec plus de ferueur qu'auparauãt: pour cela il lui fait promesse de dire tous les iours son Rosaire; & pour s'en acquiter fidellemẽt il vse d'industrie, pour suppleer au deffaut de son Chappelet que l'Iroquois lui auoit osté, auec tous ses habits. Il se sert dõt de pailles pour compter les dixaines, & de feuilles d'arbres pour y marquer auec l'ongle chaque *Aue Maria*, passant la plus-part de la iournée dans ce saint &

& induſtrieux exercice, auquel il eſtoit ſi attaché, que quand on l'inuitoit à chanter, à l'ordinaire des priſonniers, il s'en excuſoit, diſant qu'il vouloit épargner ſa voix pour mieux chanter dans le païs; car c'eſt vne vanité qui regne meſme ſur l'échafaut, & dans les feux. Mais noſtre bon Chreſtien prenoit ce pretexte, pour n'eſtre pas diuerti de ſes prieres, qu'il adreſſoit à tous les Saints dont il auoit oüi parler, & meſme à ceux de nos Peres, qui ont eſté bruſlez ou tuez par les Iroquois, les aiant ſouuent accompagnez dans leurs Miſſions.

Aprés que quelques iournées ſe furent paſſées dans ces petites pratiques de deuotion, ſans rien relâcher; vn iour qu'il ſe ſentit animé d'vne ferueur extraordinaire, s'adreſſant à N.D. tout plein de con-

fiance: S. Vierge, lui dit-il, vostre Fils ne vous refuse rien, parceque vous l'aimez trop, & qu'il vous aime trop: demandez lui donc pour moi ma deliurãce, ie vous en coniure, & ie vous donne trois iours de temps pour me l'obtenir, pendant lesquels ie vai redoubler mes prieres auec le plus de soin que ie pourrai. Voilà vne priere bien simple, mais qui partoit d'vn bon cœur. Les trois iours se passent sans estre deliuré: alors il dit en soy-mesme: ie ne puis pas douter que la S. Vierge ne se soit emploiée pour moi, & qu'elle n'ait pû m'obtenir ce que ie demãde; mais sans doute mes pechez me rendent indigne de ses faueurs, ie voi bien que Dieu me veut punir en ce mõde, pour m'épargner en l'autre à la bonne heure mourons donc, ie l'ai bien merité, & mille morts

n'égalent pas mes crimes. Le voilà donc tout resolu à mourir, il s'y attend, il s'y resigne; quād tout d'vn coup le cœur lui dit, non tu n'en mourras pas, tu reuerras encore Quebec. A cette voix interieure il reprend ses esprits, il renouuelle sa priere à N. D. & se resout de tâcher à s'enfuir dés la nuit suiuante. Mais quelle apparence de le faire, estant si bien garotté? Ce qui lui donna courage; c'est que le soir aiant fait sa priere auec vn redoublement de ferueur; l'Iroquois à qui il appartenoit, en le liant à ces pieux, ne le serra pas si fort, lui disant qu'il n'estoit pas cruel aux captifs, & qu'il le laisseroit reposer vn peu plus doucement. Ce mot fut d'vn bon augure à nostre prisonnier. Que d'œillades il ietta vers le Ciel! que de soûpirs il lança vers sa bonne Mere! Enfin aprés auoir

bien prié & coniuré la S. Vierge, tout le monde estant endormi, il tente vn peu, & tasche à se dégager de ses liens. Il auoit, par bonheur, vn cousteau sur soi, mais il ne pouuoit s'en seruir, sans auoir du moins vne main libre : il redouble encore ses prieres, & tournant son bras droit de costé & d'autre, il le treuua ie ne sçai comment hors de ses liens. O Dieu quelle ioie ! Il délie doucement sa main gauche, puis il détache les cordes de son col ; enfin auec son cousteau il coupe si subtilement celle qui le serroit par le milieu du corps, que son voisin n'en fut point éueillé : il ne restoit plus qu'à dénoüer promptement celle de ses pieds, & puis se ietter bien viste dans le bois. Il se dresse pour cela ; mais bien surpris, il apperçoit vn Iroquois deuant le feu,

qui petunoit: ce lui fut vn coup de massuë sur la teste: vne sueur froide, semblable à celle des moribons, s'empare de tous ses membres, il pensa mourir de fraïeur, ne doutant point qu'il ne fust découuert, & par consequent destiné bien-tost au feu. Tout troublé qu'il fut, cette pensée ne laissa pas de lui venir dans l'esprit : il faut, disoit-il en soi-mesme, que l'horreur qui saisit vne ame au moment qu'elle est condamnée aux flammes eternelles, soit bien épouuentable, puisque l'apprehension d'estre surpris me cause de si étranges conuulsions. Il n'en eut pourtant que la peur, car soit que l'Iroquois qui petunoit, fut à demi endormi, soit que la Sainte Vierge protegeast particulierement son de-

uot,

uot, il ne fut point apperceu, & laissa couler quelque temps sans remüer, aprés quoy il se redresse encore, mais ce fut pour se reietter bien promptement à terre; car vn vieillard faisoit pour lors la ronde, & visitoit tous les feux & tous les prisonniers, de peur que pas vn n'échappast de leurs mains: il passa assez proche du nostre, & luy causa plus de fraieur que n'eust fait vn coup de tonnerre, qui fust tombé à ses pieds. A la troisiéme fois qu'il se dressa, ne voiant personne en sentinelle, il dégage adroitement ses liens, & sans faire bruit marche tout doucement au trauers des Iroquois qui dormoient de tous costez: il n'eut pas plustost gagné l'épaisseur du bois qu'il se mit à courir tout nud le reste de la nuit, sans que les ronces, & les épines, & les halliers, le retardassent

d'vn moment. Ah! que nous fuirions viste toutes les occasions d'offenser Dieu, si nous apprehendions les feux d'Enfer, autant que ce pauure homme apprehendoit ceux des Iroquois.

Il fut quatre iours & quatre nuits à courir sans relâche, s'imaginant à chaque pas l'Iroquois à ses talõs, aiant l'esprit tout plein de ses feux, qui ne lui laissoient pas seulement regarder où il mettoit les pieds. Il se rendit enfin à Montreal. Qui pourroit dire auec quelle ioie? Ses premiers soins furent d'aller droit à l'Eglise remercier sa Bienfaictrice, & se preparer par le Sacrement de penitence à celui de l'Eucharistie, en action de grace d'vn bien-fait si signalé: mais comme il n'y auoit point de Prestre à Montreal qui entẽdist le Huron, il voulut, & eut le courage de se confes-

ser par interprete, ce qui luy aura merité vne abondance de graces: car il a depuis témoigné que iamais en sa vie il n'a gousté tant de douceurs, ni ressenti tant de contentemens, que dans la Communion qu'il fit alors. *Dominus mortificat, & viuificat, deducit ad inferos, & reducit.*

D'vn autre Huron deliuré de captiuité par l'assistance de la sainte Vierge.

VN autre Huron qui auoit eu le bien de receuoir le saint Baptesme des propres mains de Monseigneur de Petrée, s'échappa dés la premiere nuit de sa prise; la façon n'est pas moins merueilleuse, que celle que ie viens de raconter, il y paroist aussi vne protection toute singuliere de la sainte Vierge, à laquelle ce pauure homme attribuë sa liberté, il en a

fait le recit auec des tendresses dignes d'vne faueur si prodigieuse. On lui venoit de coupper le poulce, il auoit la bouche encore toute grillée du feu qu'on luy vouloit faire manger, & on ne faisoit que d'acheuer vne execution sur vne de ses iambes qu'on luy brusla inhumainement. Nonobstant tous ces tourmens, il ne fut pas plustost garroté de la maniere que nous auons dite, pour passer la nuit en cette posture, qu'il s'endormit, & pendant son sommeil il vit vne Dame diuinemēt belle, qui lui dit ces mots, *Satiatontaȣa*, sauue-toi de tes liens. A cette voix il se réueille, & aiant l'esprit tout rempli de cette beauté admirable qu'il venoit de voir, & de qui il auoit entendu vne si douce parole, il se souuint que les Peres lui auoient dit souuent qu'il n'y auoit point de beau-

té au monde qui égalaſt celle de la Mere de Dieu, & ne douta plus que ce ne fuſt elle qui l'auoit éueillé pour ſe ſauuer. Il l'inuoque dõc, mais de bon cœur, & la prie de luy donner la force & les moiens de lui obeïr; la priere fut feruente, mais courte, parce que le temps preſſoit. Il tâche de tirer de ſes liens la main qui n'eſtoit point bleſſée, & aprés quelque effort en vint heureuſement à bout, & ce fut ſans doute par le ſecours de la ſainte Vierge, parce que les ſoins que prẽnent les Iroquois de bien lier leurs priſonniers les premiers iours, ſont tout à fait extraordinaires, mais biẽ eloignez de ceux que la Mere de Dieu prend de ſes bons ſeruiteurs, comme il parut en celui-ci, qui aiant ſi aiſément degagé vne main, s'en ſeruit pour dénoüer les cordes de l'autre main, des pieds, & du reſte

du corps, ſans eſtre ni apperceu, ni entendu; aprés quoy il ſe met à fuïr tout nud, n'aiant qu'vn méchant haillon ſur les reins, courrant ſans ceſſe iuſqu'à la pointe du iour : il vit alors ſes pieds & ſes iambes toutes déchirées, & en ſi pitoiable eſtat, qu'il en eut compaſſion, quoy qu'il n'en reſſentiſt pas encore le mal. Pour ſe ſoûlager à pourſuiure ſa courſe, il prend le peu d'eſtoffe qu'il auoit ſur ſoy, & la met à ſes pieds au lieu de chauſſes & de ſouliers, & puis ſe remet à courir, ſans ſonger ni à prendre haleine, ni à boire, ni à manger. Neantmoins l'inflammation s'eſtant miſe à ſes iābes & à ſes euiſſes, il deſeſperoit de iamais atteindre Montreal, lors que s'eſtant adreſſé à la ſainte Vierge auec vne nouuelle confiance, il ſe reſſentit tout fortifié de nouueau, & com-

me conuaincu qu'elle l'accompagnoit dans toutes ſes routes, auſſi courut-il vigoureuſement quatre iours de ſuite comme à l'aueugle, ſans prendre aucun autre rafraiſchiſſemét, qu'vn peu d'eau boüeuſe, qui luy tenoit lieu de toute nourriture. Ce ne fut pas pourtant ſans vne grande diminution de ſes forces, qui furent tout d'vn coup reduites ſi bas, qu'il ne pouuoit preſque plus mettre vn pied deuāt l'autre, de ſorte qu'il crût quaſi eſtre abandonné de ſa bōne Mere. En cette extremité, pour dernier effort, il monte auec grand peine ſur vn arbre, pour reconnoiſtre le païs où il ſeroit obligé de mourir; mais bien ſurpris, il ſe voit au pied de la montagne de Montreal. Ah! ie ne meſtonne plus, s'écria-t-il, ſi la ſainte Vierge a ceſſé de me conduire, puiſque me voilà enfin ren-

du. Il luy fallut aller à l'hospital pour se faire penser de ses plaies, & rependre vn peu ses forces; mais les conduits de l'estomac se treuuerent si serrez, qu'il ne pouuoit plus rien aualer: il estoit en danger de mourir, s'il n'eust demandé de la graisse d'Ours fonduë, dont il se guerit en la beuuant, & se mit en estat de faire ses remerciemens à la S. Vierge, enuers laquelle il est si reconnoissant, qu'il ne fait presque rien que dire son Chapelet.

D'vn troisiéme Huron échapé prodigieusement du milieu des flammes.

DIEV nous a rendu encore vn autre de ces pauures captifs Hurons, d'vne façon, dont le recit agreera à ceux qui prennent plaisir d'adorer les coups signalez de la Prouidēce. Ecoutons de sa propre bouche ses auantures, qu'il décrira

bien mieux que moi, parce qu'elles lui ont coûté des doits coupez, des bras rôtis & des cuisses brûlées.

Aprés nostre prise, dit-il, ie fus mené a Onnontagué, dans l'incertitude si i'y treuuerois la vie ou la mort: sur les chemins on me traitoit en captif, aussi bien que tous les autres qui s'estoient rendus librement à l'Iroquois. Estant paruenus à huit lieuës du bourg, vn Huron captif depuis long-temps, qui auoit esté autresfois de mes amis, me dit à l'oreille que c'estoit fait de moi, que i'estois condãné au feu, que ie n'ẽtrerois pas plûtost dans le village que dans les flãmes, que ie songeasse donc à moi; & en me disant cela me glissa subtilement vn cousteau sous ma robbe pour coupper mes liens La nuit suiuãte qui deuoit estre la derniere de ma vie, iamais captif n'a esté

tant veillé que moi, iamais homme n'a esté tant garroté; & mesme les spectres estoient d'intelligence auec mes ennemis pour me perdre. La nuit estant venuë, & mes liens ayant esté redoublez, pendant le plus profond sommeil de mes gardes, il me sembla voir vn phantosme horrible, sous la forme d'vn serpent hideux, & sous d'autres figures, qui venoit à l'étour de moi, faisant semblant de se ietter sur mes pieds, & sur mes bras, & me venoit mesme sifler aux oreilles, me faisant herisser les cheueux dās la teste, comme si ç'eut esté vn demon aposté qui eust esté mis en sentinelle pour me veiller: s'il m'obligeoit à tirer le pied, ou le bras, mes gardes s'éueilloient incontinent, & visitoient mes liens pour les tenir tousiours bien serrez, de sorte que pēdant toute cet-

te nuit ie ne pûs me seruir de mon cousteau pour me mettre en liberté. Le iour venu fit bien éuanoüir ces spectres par sa lumiere, mais ne dissipa pas mes frayeurs; au cõtraire elles augmenterent par les approches de la mort, qui se rendoit tousiours plus hideuse & plus épouuantable à mon esprit à mesure que nous aprochions du bourg. I'aduouë que la priere est vn bien doux lenitif dans ces desastres, & qu'elle sçait charmer les douleurs les plus aiguës, & nous rendre mesme insensibles aux plus effroyables cruautez; ie l'ay éprouué en diuerses rencõtres. Vne fois entre autres, qu'on m'appliqua le feu sur le bras gauche, auec tant de violence, que sa viuacité aiãt penetré iusqu'à l'os, & m'aiant retiré tous les nerfs iusqu'à me rendre entieremẽt impotent de la main: ie confesse que ie

m'appliquay lors si fort à la priere, que ie ne ressentis presque point de douleur de cette cruelle bruslure, & que ie vis plûtost le mal sur mon bras que ie ne le sentis: ie me seruois le plus que ie pouuois d'vn si bon remede, & dans ma chanson de mort au lieu de racõter mes anciennes proüesses, selõ nostre coûtume, i'inuitois tous les Frãçois de ma connoissance à prier pour moi: tãtost i'appellois les Robes noires à mon secours, tãtost les filles consacrées à Dieu. Ie chantois l'esperãce que i'auois de iouïr d'vn bõheur eternel, aprés que mon corps auroit esté l'obiet de la rage de mes bourreaux; i'y aioûtois des reproches que ie leur faisois, en leur disant que pour vn feu d'vn iour dõt ils me tourmentoiẽt, ils seroient à iamais bruslez dãs celui des enfers: enfin parmi toutes ces saintes pen-

ſées dont ie rēpliſſois ma chanſon, nous arriuaſmes au haut de la mōtagne, d'où l'on découure le bourg d'Onnontagué; ie fus ſaiſi d'horreur à cette veuë, ie ne le puis nier, mais bien plus quand en auançant plus prés, ie découuris vne infinité de gens qui m'attendoiēt pour décharger ſur mon pauure corps tout ce que la fureur & la vengeāce leur pourroit inſpirer de cruauté: ie sōgay pour lors à mon coûteau, que ie tenois caché ſur mes reins : ie pris reſolution de m'en couper la gorge, afin d'éuiter par vne mort ſoudaine & bien douce à mon auis, mille morts que i'auois deuant les yeux; ie l'auois déia en main, & i'eſtois tout preſt à faire le coup, lors que ie me ſouuins de ce que les Peres m'auoient dit autrefois, que nous ne ſommes point les maiſtres de nos vies, qu'il n'appartient qu'à

Dieu de prolonger ou d'accourcir nos iours, & que ie ne pourrois pas vser de cette violence sans vn grãd peché. Aprés cette pẽsée qui me fit vn peu chanceler du commencement dans ma resolution, ie m'offris à Dieu pour souffrir tous les tourmens qu'il voudroit, plustost que de lui déplaire: & pour me déliurer de la tentation qui estoit grande & forte, ie iettai mon coûteau loin de moy, & ie me mis à marcher genereusement vers tout le peuple qui m'attendoit : iamais ie ne conceus mieux tout ce qu'on m'auoit dit de la rage auec laquelle les demõs se iettent sur vne ame damnée quand elle entre dans les enfers, que lors que ie me vis au milieu de tout ce peuple; chacun se iette à la foule sur moi de tous côtez; les vns me coupent les doits, les autres me déchirent la chair, ceux-

cy me déchargent sur le corps vne gresle de bastõnades, ceux-là m'arrachent les ongles : mes pauures mains ne pouuoiēt suffire à toutes celles qui me les tirailloiēt de toute parts : vn des plus hardis m'en veut couper vne toute entiere, celui à qui i'appartenois s'y oppose, l'autre fait violence & se iette sur moi, cettui-ci me defend, & m'arrache la main d'entre les mains de ce cruel, ne m'en aiāt cousté qu'vn doit, il me fait fédre la presse pour entrer au plustost dans le bourg, que ie regardois comme mõ tombeau, où ie souhaittois au plustost d'estre reduit en cendre pour finir mes maux en finissant ma vie. Ie pensois aller droit a l'eschafault que ie trouuay tout prest à l'executiõ, mais i'en fus détourné pour rentrer dans quelques cabanes, afin de contenter de ma veuë

ceux qui auoient interest à ma mort. Ce fut dans la troisiesme qu'on me prononça ma sentence de mort. Vn des plus cōsiderables du bourg se leuant au milieu de l'assemblée de tous les plus anciēs qui auoient esté conuoquez pour entendre ma condemnation, & pour assister à mon supplice, harangua bien haut, & aprés plusieurs remercimens qu'il fit au Ciel, de ce qu'il leur estoit si fauorable, que de leur donner moyē de venger sur vn homme considerable la mort de ceux qui auoient esté tuez en la derniere expeditiō, se tournant vers moy, me prononça l'arrest de mort, & nōma ceux qui deuoient estre les executeurs, ausquels il ordonna de me donner dés le soir des chausses, c'est à dire de me brusler les iambes, iusqu'à ce que le lendemain on acheuast
de

de m'habiller. Au reste il recommanda fort de ne pas toucher à vn de mes bras, ni à mon cœur, parce qu'il les falloit reseruer pour les donner à manger à vn Iroquois du Bourg, qui auoit songé depuis quelques mois qu'il les deuoit mãger. I'entendois tout cela, & me preparois par la priere à subir l'execution auec le plus de courage qu'il me seroit possible. On m'ordonne donc de marcher au lieu du supplice: mais à peine eus-ie fait vn pas pour y aller, que ie me sentis la teste chargée d'vn ie ne sçai quel fardeau, que ie ne puis mieux exprimer, que par vne grosse nuée, qui viendroit fondre sur moi; car il me sembloit que i'auois cõme vn orage entier sur ma teste, qui m'eût presque fait perdre l'esprit, sans que pendant ce prodige, ie crû estre transporté dans la Chapelle des

robes noires à Quebec, où ie voiois distinctement tous les tableaux, & considerois toutes les sculptures; ce qui me fit redoubler mes prieres, auec d'autant plus d'ardeur, que ces choses qui se passoient en moy, me paroissoient tout à fait extraordinaires; mais on ne laissa pas de me traisner sur l'eschafaut, & toute ma vision aiant disparu, ie me vis enuironné de feux allumez, ie vis de la feraille de toutes les façons, qu'on y faisoit rougir pour m'en tourmenter, & ie me vis enfin attaché au poteau d'vne façon toute nouuelle; car on m'estendit les bras, & on me les lia ainsi estendus, à vn second poteau, qui trauersoit le premier, afin que pendant le supplice ie ne peusse me soûlager en me remuant. Tout estant ainsi preparé, & mes boureaux s'estant appro-

chez du feu, pour y prendre des tisons, dont ils deuoient commencer mon supplice, tout d'vn coup vn grãd esclat de foudre, fend vne nuée sur ma teste, & auec vn grand coup de tonnerre, fait tomber tant de pluie, que les feux en furent incontinent éteins, & mes boureaux contrains de se retirer, de peur de moüiller leur belles robes, dont ils s'estoient parez, pour honorer mon supplice. Ie me vis donc seul au milieu, non plus des feux, mais des eaux, qui me firent souuenir de ma vision precedente; & en regardant de tous costez, auec vn peu plus de liberté, ie vis des chiens, qui mangeoient le reste de quelques morceaux, de la carcasse d'vn François qui venoit d'estre bruslé au mesme poteau, & sur le mesme eschafaut que moi.

Ie voiois sucer son sang, &

s'acharner sur quelques-vns de ses membres, qui n'auoient échappé les dents des Iroquois, que pour estre deuorez par les animaux: & ma propre misere me causoit moins de compassion que ce spectacle. A cette tendresse, qui me fit ietter des larmes sur le reste de son corps, succeda vn sentimẽt d'estime, que ie faisois de sa sainte vie, & de sa genereuse mort, & ce fut ce qui me tira ces mots de la bouche, si tost que ie m'apperceus de ce spectacle: O François mille fois heureux, tu ioüis à present du bon-heur, que tu as si iustement merité par la ferueur de tes prieres, & par la constance qui t'a fait deuorer tant de tourmens! ah que ne suis-ie maintenant en ta place, & que mes cendres seroient heureuses d'estre mélées auec les tiennes, pendant que mon ame t'accompagneroit dans

la recompense que tu reçois de tous tes tourmens ! Ie disois cela de cœur ; & quoy que mes souhaits fussent sur le point d'estre accomplis, il me sembloit neantmoins, qu'on tardoit trop de me ioindre par ma mort au François, que ie croiois estre dedans le Ciel, ou i'esperois de le suiure bien-tost, par vne confiance toute extraordinaire que i'auois en la misericorde de Dieu.

Pendant que ie m'entretenois ainsi seul, l'orage continuoit, & le tẽps paroissant tout couuert, osta l'esperance à mes boureaux, de pouuoir poursuiure l'executiõ ce iour là, si la pluie ne cessoit au plustost. On me vient donc délier, & on me fit rentrer dans la cabanne, dans laquelle à peine eux-ie mis le pied, que par vne Prouidence de Dieu bien-aimable sur moi, vn des plus

cõsiderables de la famille à qui i'a-
uois esté dõné, retourne de la chas-
se, & ayant appris qu'on auoit deli-
beré de ma mort, sans attendre son
retour, pour luy en demander auis,
& d'ailleurs voiant que les autres
captifs Hurons menez auec moy,
auoient eu grace, crût que sa famil-
le n'estoit pas plus obligée à vẽger
les iniures publics, que les autres,
lesquelles neãtmoins auoient don-
né la vie à leurs prisonniers; là des-
sus il conclut, que ie n'en mourrois
pas, il me fit rompre mes liens, me
couurit de beaux habits; & me fit
douter quelques-temps, par vn
changement de fortune si inopi-
né, si ie veillois, ou si tout ce qui se
passoit, n'estoit qu'vn songe. On
me donne à manger, on me fait
promettre d'estre fidele à la Na-
tion, & sur tout de ne pas fuir vers
les François. I'auois peur que tout

cela ne fust qu'vn ieu, pour donner plus suiet de rire à toute la compagnie. C'est pourquoy, ie répond assez froidement, que ie ne fuirois pas; ie le dis de bouche, mais mon cœur disoit le contraire, sentant ma cōscience trop oppressée pour cōsentir à demeurer parmi ces demons, où i'aurois bientost perdu l'vsage des prieres, & me serois infailliblement damné auec eux. Ie ne laissay pas pourtāt de faire bonne mine: & pour leur mieux cacher le dessein que i'auois de m'euader, ie m'offris de me ioindre à vne escoüade, qui s'en alloit en guerre contre les François. Sur les chemins, ie fus souuēt sur le point de m'échapper, & à chaque fois les feux ausquels ie m'exposois, si i'estois repris, se presentoient à mon esprit auec tant d'horreur, que ie ne m'y pouuois resoudre. Vne fois

enfin, ayāt iugé que ie pouuois biē prendre mon temps, ie partis en diligence, pensant n'estre pas apperceu : mais ie n'eus pas fait cinquāte pas, que i'entendis vn grand cri de toute la bande, qui s'auertissoit de quartiers en quartiers de ma fuite; & en mesme temps ie me vis poursuiuy de tous costez, par ceux qui estoient les plus dispos, & qui auoient plus d'interest à ma prise. Neātmoins, soit que i'eusse gagné vn peu du deuant, soit que la crainte de tant de tourmens, qui m'estoient tout asseurez, me donnast des aisles, on ne pût m'atteindre auant la nuit, pendant laquelle ie courois par des chemins perdus, iusqu'à la pointe du iour, qui me fit voir, par bon-heur, vn tronc d'arbre creusé, tout propre pour me receuoir, & m'y tenir caché, iusqu'à ce que les Iroquois eussent

acheué leur premiere recherche. Ie m'y fourai dõc, comme dãs le plus seur azile que ie peusse rencontrer; i'aiustai propremẽt quelques branches qui en couuroient l'ouuerture, & ie passai vn iour, & deux nuits, sans bransler, sans boire, ni mãger, mais nõ pas sans de grãdes fraieurs, causées par vn grand bruit que i'entẽdois sans cesse tout à l'entour de moi, que faisoient ceux qui me cherchoient auec de tres-grandes diligences. I'eus loisir pour lors de me recõmander à tous les Saints du Paradis. Ie n'eusse iamais creu, combien l'on est bon Chrestien, dans de semblables extremitez. La seconde nuit estant passée, & tout le bois estãt en profond silence, ie sortis de ma taniere, & pris ma course dans la forest, m'écartãt tellement des grands chemins, que ie fus seize iours à me rẽdre aux trois

Riuieres, ce que i'aurois fait en quatre iours, si ie n'eusse pas pris les grands destours, pour asseurer ma fuite, mais on ne sent pas à lors la fatigue. Ie ne mangeai rien du tout les six dernieres iournées, & neantmoins ie ne laissai pas de courir auec autant de vigueur que les premieres; mes forces ne se trouuerent épuisées, que lors que ie n'en auois plus de besoin; & l'accueil charitable qu'on me fit aux trois Riuieres, me fit perdre le souuenir de tous mes trauaux passez; il ne m'en restoit qu'vne grande foiblesse, qui ne m'a pas empesché pourtant de faire à Dieu mes remercimens pour vne protection si signalée, dont ie luy serai redeuable toute ma vie.

Voilà le recit des aduentures de ce bon Huron, à peu prés comme il l'a fait, autant que nostre langue peut rendre fidellement les expressions de la sienne.

D'vn François bruslé à Onnontagué.

DANS le combat dont nous auons parlé au Chapitre 4. cinq François furent pris par les Iroquois victorieux, & partagez à toutes les Nations, pour contenter leur rage sur ces pauures captifs. Vn des cinq fut donné aux Onneiotheronnons, mais se trouuant blessé d'vne bale qui luy perçoit le corps, il fut bruslé sur le lieu du combat, de peur qu'il ne mourust en chemin; deux autres furẽt donnez aux Agnieronons, desquels nous ne sçauõs point encore d'autres nouuelles plus particulieres, sinon que l'vn d'eux a esté aussi ietté au feu dés son arriuée à Agnié, & l'autre s'estant échappé des mains des Iroquois, est mort probablement de faim & de miseres dans les bois, puisqu'il n'est pas retourné

vers nous; enfin les deux autres furent liurez entre les mains des Onnontaguehronnons, lesquels firét present d'vn des deux au Sonnontwachronnons, qui n'ont pas eu le loisir d'attédre à le brusler, iusqu'à ce qu'ils fussent arriuez dans leur païs, mais lui firét souffrir les tourmens du feu sur les chemins, le cinquiéme qui restoit aux Onnontaguehronnons, est celui dont nous auõs à parler presentement, parce que nous auõs appris du troisiéme Huron échappé quelques circonstances de sa mort, qui meritent d'estre décrites, & qui peuuét bien nous combler de consolation, mesme dans la veuë de la plus horrible tragedie qu'on puisse voir.

C'estoit vn ieune hõme, qui auoit eu le courage d'aller auec nous à Onnontagué, lors que nous nous establismes sur les riues du petit lac

de Gannentaa, pour la conuersion de ces Barbares. Ce fut là qu'il se mit dás la pratique d'vne vertu extraordinaire, & d'vne rare deuotiõ, pour se disposer à vne mort qui est bien sainte & bien precieuse, puisqu'il a esté tué cruellemẽt par ceux mesmes, au salut desquels il auoit contribué par sa demeure en leur païs. C'estoit vn naturel doux & paisible, mais genereux, & à qui ie sçai, que Dieu auoit fait des graces tres-signalées pendant le tẽps qu'il demeura auec nous dans le païs des Iroquois, où il fit l'apprẽtissage de la vertu & du courage qu'il y a fait paroistre en ses derniers iours. Comme il a esté soigneusemẽt instruit dans la deuotion, aussi l'a-t-il conseruée pendant tout le tẽps de sa captiuité, l'inspirant par gestes, par œillades, & par le peu qu'il sçauoit de mots sauuages, aux captifs

Hurons, qui estoiét menez auec lui à Onnontagué. Il demãda vne fois à ce troisiéme Huron, dõt nous venons de parler s'il estoit Chrestien, & s'il auoit eu le bien de communier ; aiant appris qu'il l'estoit, à la bonne-heure lui dit-il, prions donc mon frere, prions ensemble, & faisons des Eglises de toutes ces forests par lesquelles nous passons. Il lui demanda aussi, lors qu'ils approchoient du Bourg, s'ils y seroiét bruslez, & si on ne se contenteroit pas de leur casser la teste à coups de haches, ou de leur percer les flancs à coups de cousteaux ; & aiant esté asseuré qu'ils seroient la proie du feu, cette nouuelle le toucha d'abord ; mais en mesme tẽps s'estant offert à Dieu en holocauste ; à la bonne-heure mon frere, luy dit-il, puisque Dieu veut que nous soions bruslez, adorons sa sainte Proui-

dence, & nous soûmettons à ses ordres. Il pratiqua bien ce qu'il enseignoit; car outre qu'il faisoit des Chapelles, de tous les gistes où ils passoient les nuits, par de frequentes & de feruentes oraisons, qui le faisoient mesme admirer à ces Barbares; estant arriuez au Bourg, on ne tarda pas à executer sur lui les cruautez ordinaires, de ceux qui sōt destinez à la mort. On cōmence par les mains, desquelles on lui couppe tous les doigts, les vns aprés les autres, sans en laisser vn seul. Mais, ô spectacle digne d'estre veu de Dieu, & admiré des Anges! à chaque doigt qu'on lui coupoit, il se iettoit incontinent à deux genoux pour en remercier Dieu, & lui offrir ses douleurs, ioignant les mains, & les doigts qui lui restoiēt, auec vne deuotion qui eust tiré des larmes de ces boureaux, s'ils n'eus-

sent pas esté plus cruels que les tygres, en fin tous ses doigts aiant esté couppez les vns aprés les autres, & autant de fois aiant adoré la Majesté de Dieu, qui lui dõnoit le courage de souffrir si constammẽt ces tourmens pour sa gloire, il se mit à genoux pour la derniere fois, & ioignant ses deux pauures mains sans doigts, & toutes ensanglãtées, il fit sa priere auant que de monter sur l'échafaut, qu'on lui auoit preparé d'vne façõ plus que barbare, & tout à fait inusitée dans la plus cruelle Barbarie. Car au lieu d'vn pieu auquel on attache le patient, de telle façon neãtmoins qu'il puisse se remuer de costé & d'autre, pendant qu'on lui applique le feu, la cruauté de ces Barbares, ingenieuse à treuuer de nouuelles tortures, outre le pieu ordinaire en auoit tellemẽt disposé d'autres, que nostre pauure

François

François y fut garotté comme s'il eust esté à cheual sur vne perche, les pieds neantmoins & les mains estẽdus en forme de croix, & tellement liez qu'il ne pouuoit se tourner d'vn costé n'y d'autre, pẽdant l'application du feu; & comme si les tisons & les escorces allumées, qui sont les instrumens ordinaires de leur cruauté, n'eussent deû passer en cette rencontre que pour les preludes du supplice, ils firent rougir des haches, des limes, des scies, des bouts de canõs de fusils, & d'autres choses semblables, que nous auions laissées dans nôtre maison de Gannentaa, quand nous en partismes, & lui appliquerent ces feremens tout rouges sur son corps, auec des cruautez que ce papier ne peut souffrir; & parmi lesquelles nostre vertueux patient ne cessa de prier Dieu, iet-

tant presque tousiours des œillades amoureuses vers le Ciel, témoins des douleurs de son corps, & des sentimens de son cœur. Les boureaux en furét émerueillez, & ne pouuoient assez admirer sa generosité, qui lui fit continuer ses prieres aussi long-temps que dura son supplice; qui l'obligea enfin de ceder à la violence de la douleur, & de rendre son ame à Dieu. Ame sans doute bienheureuse, qui a paru deuant Dieu, teinte de son propre sang, qu'elle a versé pour sa gloire! Ame sainte & glorieuse, d'estre tirée d'vn corps tout grillé, pour la defence de la Religion, & par les ennemis de la Foi. Ce precieux corps ne fut pas traité aprés sa mort auec plus d'hõneur, que pendant qu'il estoit en vie; on le hache en morceaux, on en emporte les plus delicats pour

les manger, & le reste fut abãdonné aux chiens, qui en faisoient curée, pendant que nostre troisiéme Huron estoit sur le mesme échafaut, en attendant vn pareil traitement que celui de ce vertueux Frãçois. Il semble que ce lieu-là auoit esté consacré par ce genereux Homme : car nostre Hurõ n'y fut pas plustost attaché, qu'il se mit à chanter sa chanson de mort, mais chanson toute de pieté, cõme i'ai dit tantost, chanson par laquelle il inuoquoit tantost vn Saint, & tãtost vn autre, s'adressant à nous quoi que bien éloignez, & se promettant bien que nous accompagnerions ses derniers soûpirs de nos prieres.

Quand les nouuelles de la defaite dont nous auõs parlé au Chapitre precedent, furent apportées ici par les trois fugitifs, on peut croire

quels ſentimens en ont deu auoir tant de pauures veufues Huronnes, qui voiant toute leur nation éteinte par vn coup ſi fatal, & ſans eſperance de pouuoir ſe r'établir, puiſqu'il ne reſtoit plus d'hõmes, en deuoient eſtre inconſolables. C'eſt la couſtume des Sauuages, en ſemblables accidens de faire retētir l'air de plaintes lugubres, de cris & de gemiſſemens, les femmes appellant pitoiablemẽt leurs maris par leur nom, les enfans leurs peres, les oncles leur neueux: & cette triſte ceremonie ne ſe fait pas ſeulement pour vn iour ou pour deux, mais pendant vne année entiere: tous les matins & tous les ſoirs, on n'entend dans tout le Bourg, qui a receu quelque grande perte, que pleurs & que lamentatiõs. Que firent donc ces pauures veufues à la premiere nouuelle de

ce funeste accident? peut-estre aura-t-on de la peine à se le persuader. La priere prit la place des pleurs; & au lieu des hurlemens que deuoient faire ces femmes desolées, selon la coustume de toutes ces Nations, elles vinrent toutes en nostre Chappelle, les larmes aux yeux, & sanglotant bien amerement; mais auec tant de paix interieure, & dans vne si parfaite resignation aux ordres de Dieu, qu'elles-mesmes s'en étonnoient, & ne pouuoient assez admirer la force de la priere, qui leur fait trouuer de la consolation dans des douleurs extrémes. Vn de leurs plus grands desirs est de sçauoir si leurs pauures maris, ou leurs chers enfans, n'auront point cessé de prier pendāt la violence des tourmens. O si nous le sçauions, disent-elles, & si nous estions asseurées,

qu'ils fussent morts dans la Foi, toute nôtre douleur seroit essuïée, car nostre separation ne seroit pas longue, & nous serions dãs l'esperance de nous reuoir en Paradis. N'est-ce pas là auoir vne Foi semblable à celle de la mere des Machabées, qui voioit mourir ses Enfans auec ioie, parce qu'ils mouroient pour la defence de la Religion. *Supra modum mater mirabilis pereuntes filios conspiciens, bono animo ferebat, propter spem quam in Deum habebat.*

De l'estat des Missions, & de l'ouuerture qui s'en fait de nouueau.

CHAPITRE VI.

NOVS pouuons bien appliquer ici la remarque de S. Iean Chrysostome, & dire que Dieu nous laisse l'Iroquois au milieu de nous, dans le mesme des-

ſein qu'il laiſſa les Chananeans au milieu de la terre, qu'il donnoit à ſon peuple, *vt erudiret in eis Iſraëlem, vt poſtea diſcerent filij eorum certare cum hoſtibus, & habere conſuetudinem præliandi.*

Nos François n'auroient pas appris d'autres guerres que celle des orignaux & des caſtors, & ſeroiēt deuenus ſauuages, pires que les Sauuages meſmes, ſi Dieu ne leur eût donné les Iroquois pour eſtre leurs Chananeans. Cette maudite Nation ſembloit ſouuēt ruiner les affaires de Dieu, & empeſchoit que ſon peuple ne iouïſt d'vne douce paix, pendant laquelle le culte de ſa diuine Maieſté n'auroit eſté ny interrompu par le bruit des armes, ny abādonné pour courir à la defence. C'eſt la meſme plainte que nous faiſons de l'Iroquois qui trauerſe tous les hauts deſſeins que

nous pouuons auoir pour la gloire de Dieu, & tient en suspens dix ou douze belles Missions, pour lesquelles nous pouuons dire, que *flores apparuerunt in terrâ nostrâ, tempus putationis aduenit*, que mesme le fruit y est meur, & qu'il ne tient plus qu'à l'aller cueillir.

I'ai dit au Chapitre premier, que de quelque costé que nous iettions les yeux, nous trouuons dans les quatre parties de nostre Amerique des Sauuages à cõuertir, & des terres à conquester à Iesus-Christ; i'en vais faire le dénombrement, afin qu'on voie d'vn costé la necessité de détruire l'Iroquois, & les auantages de sa destruction; & de l'autre le besoin que nous auons d'vn renfort de genereux Missionnaires, pour fournir à toutes ces belles esperãces, & pour ne pas laisser

perdre le tresor de toutes ces Langues, qu'on a reünies auec bien des trauaux. Ie ne dirai rien de tous les peuples qui nous enuironnent, qui doiuent estre vn iour ralliez, pour ne faire qu'vn peuple, dãs vn seul bercail, & sous vn mesme Pasteur, ie serois infini: Ie parlerai seulement de ceux qui nous tendent les bras, qui demandent des Peres de nostre Compagnie pour les aller instruire, & chez qui nous serions à present, si les auenuës n'en estoient pas bouchées: i'en trouue de dix sortes du moins, pour dix Missions, sans compter celles où nous sommes actuellement occupez.

Premierement, ie commence par la partie de ce monde, qui doit tenir le premier rang, puisqu'elle est la premiere en sa situation naturelle; c'est l'Orient, où est placée

la Miſſion Abnaquioiſe, laquelle cõmençant par la riuiere de Kenebki, comprend à ſa droite les Etechemins de Pentagoet, auec ceux de la riuiere de S. Iean; & à ſa gauche toutes ces grandes Nations de la Nouuelle Angleterre, qui parlent Abnaquiois; comme encore les Socoquiois, & ces ſix grands Bourgs des Naraghenſes, qui ont les vns trois mille, les autres ſix mille hõmes, au rapport des Anglois de la Nouuelle Angleterre, leſquels encore qu'ils ſoiẽt de Religion differente, ont pourtãt toûiours témoigné au Pere qui y a eſté en Miſſion, qu'ils agreoient la peine qu'il prenoit pour l'inſtruction de ces Barbares, qui nous demandent & nous attendẽt depuis quelques années : mais l'Iroquois eſt trop proche, pour nous laiſſer entrer dans cette grande Moiſſon.

Secondement au Midi, tirant vers le couchant, la Nation du Petun a deputé vn de ses Capitaines, qui se dispose ici à mener des Frãçois dés le printemps prochain, à soixante lieuës au de là du lac des peuples maritimes, où ses compatriotes s'étant refugiez, se croient en asseurance dans le centre de plusieurs Nations Algonkines de tout temps sedentaires, mais les chemins n'en sont pas seurs.

Troisiémement au couchant, vne grande Nation de 40. Bourgs nõmée des Nadoüechiouec nous attend depuis l'alliance qu'elle a fait tout fraischemẽt auec les deux François qui en sont reuenus cet esté. De ce qu'ils ont retenu de cette Langue, nous iugeons assez qu'elle a la mesme œconomie que l'Algonkine, quoi qu'elle soit differente en plusieurs mots.

Quatriémement au couchant, tirant vers le Nord, les Poüalacs & autres Nations aussi nombreuses que les precedentes, ou peu s'en faut, n'ont pas moins d'affection qu'elles à nous receuoir, & y sont tout à fait portées depuis la ligue offensiue & defensiue qu'elles ont faite ensemble contre l'ennemi commun.

Cinquiémement plus auant vers le Nord, la Nation des Kibistinons, qui est entre le lac superieur & la baïe de mer, dont nous auons parlé, commence où finit celle de Poüalac. C'est elle qui nous a inuité par vn Capitaine Chrestien, venu du lac superieur iusqu'à Tadoussac, par les routes que nous auons décrites tantost, & nous exhorte de nous allier auec elle, & d'aller voir dés le printemps prochain ses neuf Bourgardes, où

nous trouuerōs des hommes d'vn naturel doux & facile, aussi bien que les Atikamegues, & les Montagnais, auec lesquels ils ont l'humeur & le langage commun.

Sixiémement, precisément au Nord, les Nations qui habitent les deux costez de la baïe veulent auoir la gloire de nous voir chez elles, auant tout autre; & c'est pour cela qu'elles se sont hastées de faire des presens, nous offrant tous leurs Bourgs à cultiuer, & se promettant bien d'estre les premiers qui receurōt les François, comme elles sont les premieres dans la route qu'on doit tenir en montant vers ces parties superieures par le chemin de Tadoussac.

Le grand auantage est que la langue de toutes ces nations estāt Algonkine, ou Montagnaise, ou Abnaquioise, nous sommes prests

de les secourir toutes dés à present, puisque nous auons tous les principes de ces Langues, parfaitemẽt aiustez à ceux de la Langue Grecque & Latine.

Septiémement, retournons vers l'oriẽt, pour faire le tour du compas; nous y entendrons de bien loin les bons Neophites des sept Isles, qui nous appellent auec plus d'instance que tous les autres: aussi en ont-ils plus de suiet, puisqu'aiãt esté baptisez par nos Peres, ils demandent comme de bonnes oüailles, d'entẽdre la voix de leurs Pasteurs, qui les puissent consoler dans les afflictions, que leur cause la crainte des Iroquois; & c'est ce qui les empesche de se rendre à Tadoussac, pour y faire baptiser leurs enfans, & receuoir les instructions necessaires pour des Eglises errantes, afin de passer l'an-

née en bons Chreſtiens, eſtant inſtruits de ce qu'ils doiuent faire, pendant l'abſence de leur Paſteur. Ils ſont à quatre-vingt lieuës de Tadouſſac.

Huitiémement, ceux du lac S. Iean, qui n'en ſont qu'à ſoixante lieuës, n'ont pas moins de deſir de nous poſſeder, & témoignent aſſez leurs penſées à ceux qui vont chez eux en traitte.

Neufiémement, pour ne point parler des Iroquois ſuperieurs, chez leſquels il y auroit de quoi emploier pluſieurs Miſſionnaires, ſi les inferieurs eſtoient humiliez, & reduits à leur deuoir. Nous auons eſté inuitez depuis quelques années, par ceux du Bourg de S. Michel, qui ſont de bons Hurons, autresfois cultiuez par nos Peres dans leur païs, & qui ont trouué vn lieu d'aſſeurance

chez les Sonnõtȣeronnons, comme nous auons dit. C'est vne vigne qui a porté autrefois quantité de bõs fruits pour le Paradis, & qui en porte encore à present, mais, *in patientiâ*; car se trouuãt dans les terres & sous la dominatiõ des ennemis de la Foi, elle est priuée des secours necessaires pour pouuoir fructifier au Centuple; elle promettoit bien de le faire il y a quelques années, quand nous la visitasmes du temps de nostre demeure à Onnontagué, si la perfidie de nos hôtes ne nous en eust pas chassez.

Dixiémemẽt, la derniere des Missions dont ie parlerai à present, est celle que nous auons commencée cette année, dés la premiere ouuerture qui s'en est presentée, pour ne pas manquer aux occasions que Dieu nous fait naistre pour la conuersion de nos Sauuages.

Il est vray que le chemin que nous sommes obligez de tenir est encore teint de nostre sang, mais c'est ce sang qui nous augmente le courage, comme il faisoit aux Elephans dont il est parlé dans les Machabées, *Elephantis ostenderunt sanguinem vuæ & mori, ad acuendos eos in prælium* ; Et la gloire qu'ont ceux qui sont morts pour IESVS-CHRIST en cette expedition, nous rend plutost jaloux que timides.

L'an mil six cens cinquante six vne flotte de trois cens Algonkins Superieurs venant ici en traitte, nous donna esperance qu'en se jettant parmi eux, nous pourions remonter ensemble en leur pays, & y trauailler au salut de ces peuples: Deux de nos Peres s'embarquerent pour ce sujet; mais l'vn fut obligé de rebrous-

ſer chemin, l'autre qui eſtoit le Pere Leonard Garreau fut tué par les Iroquois, placez ſur la route qu'on deuoir tenir. Cette année mil ſix cens ſoixante, vne autre flotte des meſmes Algonkins arriue dans ſoixante canots; deux de nos Peres ſe iettent encore parmi eux, pour tenter toutes les voies imaginables, mais l'vn n'a pû paſſer Montreal par l'humeur fantaſque d'vn Sauuage qui ne l'a pas voulu ſouffrir en ſon canot; & l'autre qui eſt le Pere René Menard eſt bien paſſé, mais nous ne ſçauons pas s'il ne luy ſera point arriué quelque accident pareil à celuy du Pere Garreau; Car nous auons appris qu'vne troupe de cent Onnontagueronnons, doit les attendre au deſſus de Montreal, pour ſe ietter ſur eux en quelque defilé,

ou bien les combatre en quelques courans rapides, ou l'on à assez à trauailler contre les eaux & contre les rochers, sans auoir pour lors d'autres ennemis sur les bras; Nous ne sçauons quel succés aura eu l'entreprise des Iroquois; mais nous craignons qu'ils n'étouffent cette pauure Mission des son berceau, comme ils l'ont desia fait vne fois.

Si le Pere peut eschaper leurs mains, il suiura les Algonkins, jusqu'au milieu du l'Ac de la Nation Maritime, & du l'Ac Superieur, ou ces peuples nous assurent d'vne residance sur vn autre Lac, à trois ou quatre cent lieuës d'ici, prés duquel, dés cet Hiuer, ils doiuent abbatre le bois pour s'y habitüer, & faire comme le centre de plusieurs Nations, qui y ont desia paru, & qui s'y ren-

dront de diuers costez.

Si-tost que Monseigneur l'Euesque de Petrée, eut apris le dessein que nous auions de commencer cette Mission ; on ne peut croire combien il y parut affectionné. Son zele qui embrasse tout, & à qui tout l'Ocean n'a pû donner de bornes, luy faisoit souhaitter de pouuoir estre luy-mesme de ces heureux exposez, & aux despens de mille vies, aller chercher dans le plus profond de ces forests la brebis egarée, pour laquelle, il auoit trauersé les Mers. Il y eust esté s'il eust pû se diuiser ; & les courses qu'il a faites sur les neiges dés son premier hiuer pour visiter ses oüailles, non pas à cheual ou en carosse, mais en raquettes, & sur les glaces, montrent qu'il tiendroit bien sa place parmy les plus

excellents Missionnaires des Sauuages; s'il pouuoit quitter le plus necessaire pour courrir au plus dangereux; du moins son cœur y à volé pendant qu'il s'arreste icy comme au centre de toutes les Missions, pour pouuoir donner ses soins, & partager son zele à tous egalemēt: tous nos Frãçois & nos Sauuages dont il à gagné le cœur par la saincteté de sa vie, &par les grandes charitez dont il les assiste continuellement dans toutes sortes de besoins, auroient trop perdu, & seroient demeurez inconsolables, si ces bois si reculez de nous, eussent possedé ce precieux thresor, dont ils ne connoissent pas encor assez le merite. C'est assez que le Pere à qui le bon-heur est échu, y aille de sa part, assurer tous ces pauures Sauuages, qu'ils ont icy vn Pe-

re, qui ne leur manquera pas, & qui leur fournira des Pasteurs autant que l'Iroquois le permettra.

Il faut aduoüer que l'entreprise est glorieuse, & qu'elle promet des recoltes bien abondantes, veu le nombre des Nations qui habitent ces païs-là, mais, *euntes ibant & flebant mittentes semina sua*, cette riche moisson ne se fait qu'en arrousant ces terres de sueurs, de larmes, & de sang; je veux dire qu'vn Missionnaire qui est destiné a ce grand employ, doit se resoudre à mener vn genre de vie bien estonnant, & dans vn denüement de toutes choses, plus grand qu'on ne peut s'imaginer; à souffrir toutes les iniures de l'air sãs soulagemẽt: a endurer mille impertinences, mille brocards, & souuent bien des coups de la part des Sauuages Infidel-

les, incités quelquesfois par les demons, & cela ſans conſolation humaine; à ſe trouuer tous les jours dans l'eau ou ſur les neiges, ſans feu; à paſſer les mois entiers, ſans manger autre choſe que du cuir boüilly, ou de la mouſſe qui croiſt ſur les rochers; à trauailler infatigablement, & comme ſi on auoit vn corps de bronze, viure ſans nourriture, coucher ſans lict; dormir peu, courrir beaucoup; & parmi tout cela, auoir la teſte preſte à receuoir le coup de hache plus ſouuent que tous les jours, lors qu'il en prendra fantaiſie à vn jongleur, ou à quelque mécontant. Bref il faut eſtre barbare auec ces barbares, & dire auec l'Apoſtre, *Græcis ac barbaris debiter ſum*, faire le Sauuage auec eux; & ceſſer quaſi de viure

en homme, pour les faire viure en Chrestiens.

C'est la vie qu'a mené le Pere Menard parmi les Hurons, & parmi les Iroquois, où il a fait des coups dessay de celle qu'il entreprend, & à laquelle il s'attend bien, comme il le fait paroistre en vne lettre qu'il escrit à la haste à vn de ses bons amis, à qui il dit le dernier adieu, en voicy la teneur.

MOn R. P.
Pax Christi.

Ie vous escris probablement le dernier mot, que ie souhaite estre le sceau de nostre amitié jusques à l'eternité, ama quem Dominus IESVS non dedignatur amare, quamquam maximum peccatorem; amat enim quem dignatur suâ

Cruce : *que vostre amitié mon bon Pere me soit utile dedans les fruits souhaitables de vos saints sacrifices. Dans trois ou quatre mois, vous pourrez me mettre au Memento des morts, veu le genre de vie de ces peuples, mon aage, & ma petite complexion : nonobstant quoy, j'ay senti de si puissans instincts, & j'ay veu en cette affaire si peu de nature, que je n'ay peu douter qu'aiant manqué à cette occasion, je n'en dûsse auoir vn remords eternel. Nous auons esté vn peu surpris, pour ne pouuoir pas nous pourvoir d'abits, & d'autres choses ; mais celuy qui nourrit les petits oiseaux, & habille les lis des champs, aura soin de ses seruiteurs ; & quand il nous arriueroit de mourir de misere, ce nous seroit vn grand bon-heur.*

Ie suis accablé d'affaires ; tout ce que je puis, c'est de recommander nostre voyage à vos saints sacrifices, & vous

embrasser du mesme cœur que j'espere faire dans l'eternité.

Mon R. P.

Des trois Riuieres ce 27. d'Aoust à 2. heures apres minuit. 1660.

Vostre tres-humble & affectionné seruiteur en IESVS-CHRIST R. MENARD.

Dieu est toûjours Dieu, il le fait sentir plus doucement & plus amoureusement, que les amertumes qu'on souffre pour luy sont plus grandes.

De quelques Prisonniers faits sur l'Iroquois, & bruslés à Quebec.

CHAPITRE VII.

S'IL y a eu sujet d'adorer les profonds secrets de la Diuine Prouidence, & de s'estonner des ressorts impenetrables à toutes nos veuës, dont Dieu se sert dans le conseil de son eternité, pour manier la bonne fortune des hommes, & les conduire par des moyens aussi surprenants, qu'infaillibles, au terme de leur predestination, qui selon saint Augustin, *est præparatio mediorum quibus Certissimè liberantur quicumque liberantur*; c'est sans doute en la personne de ceux dont nous parlons en ce chapitre, que Dieu

fait arriuer par des routes inespérées au port bien-heureux de l'eternité. Qui croiroit que les tourmens du feu, qui iettent souuent dãs le desespoir, & qui font quelquesfois breche à la constance des meilleurs Chrestiens, ouurent le chemin du Ciel à des Iroquois & que ces feux soiẽt les moiés les plus certains, *quibus certissimè liberantur quicumque liberantur*? Ils sont si certains, que nous n'auons presque point veu brûler d'Iroquois, que nous ne l'aions jugé dãs le chemin du Paradis, & nous n'auons jugé aucun d'eux estre certainement dans le chemin du Paradis, que nous ne l'aions veu passer par ce suplice.

Le premier qui nous fait encore tout de nouueau porter ce jugement; est vn jeune homme venu du fonds de la Barbarie, je

veux dire du milieu des Agnieronnons, pour faire ici des prisonniers de guerre ; mais estant fait lui-mesme prisonnier, a troué le Ciel dans ses chaisnes, & vn bon-heur eternel dans son infortune. Il estoit Mahingan de Nation, (ce sont des peuples que nous nommons la Nation des Loups, voisins des Hollandois, & alliés des Agnieronnons;) mais naturalisé parmi les Iroquois, dont il tenoit le parti ; il fut pris par nos Algonkins dans les Isles de Richelieu ; trois autres de ses camarades aiant esté tués sur la place ; il n'eut que le bout de la langue coupé d'vn coup de fusil, dont la bale luy passa dans la bouche de jouë en jouë.

Il fut amené à Quebek par les vainqueurs ; & son procés aiant esté fait aussi-tost, il fut con-

damné à eſtre brûlé, pour oſter la hardieſſe aux autres de venir nous inquieter impunement juſqu'à la porte de nos maiſons; les Algonkins qui eſtoient les Iuges & les executeurs de ce criminel, n'y apporterent pas beaucoup de formalitez, ils ſont Algonkins, & il eſtoit Iroquois de profeſſion; il n'en falloit pas dauantage pour meriter le feu. Vn de nos Peres qui entend ſa langue prit ſon temps pour l'inſtruire; & ſoit que l'eſperance des delices du Paradis au milieu de tant de tourmens l'ait charmé d'abord; ſoit que Dieu luy parlaſt fortement au cœur, aiant jetté les yeux ſur lui comme ſur vn de ſes élûs, & le triant, *de medio Nationis prauæ*, par vne aimable Prouidence, il ſe diſpoſa à receuoir le ſaint Bapteſme, & le receut, vn peu auant

que de monter sur l'echaffaut où il prioit Dieu courageusement pendant son supplice, & mesme vn peu auant que de mourir, appella de nouueau le Pere, pour estre encore instruit, & assisté à faire ce grand & important passage. N'est-ce pas vne merueille de voir vn Loup changé tout d'vn coup en agneau, & entrer dans le bercail de Iesvs-Christ qu'il venoit rauager? C'est peut-estre la recompense de ce que pendant sa jeunesse, aiant souuent entendu parler des Mysteres de nostre sainte Foy, par les pauures Hurons qui sont captifs chez les Iroquois; il les croioit, comme il a auoüé au Pere; aiant merité par cette soumission, que cette sacrée semence portast son fruit en son temps pour l'eternité.

Ce qui arriua peu de iours apres à quatre Hurons pris en guerre, & bruslés à nostre veuë, fait éclater bien plus auantageusement les thresors infinis de la misericorde de Dieu sur ses predestinez: Escoutez parler le Pere, qui a le mieux ioüé son personnage dans cette horrible tragedie, & qui a receu les derniers soupirs que ces victimes ont poussés du milieu des flammes, où elles ont peut-estre mieux vécu, qu'elles n'auoient iamais fait & où du moins elles ont expiré dans l'esperance d'vn rafraischissement eternel.

Certains Hurons, dit le Pere, habituez parmi les Iroquois, estans partis d'Agnié dés l'Autonne passé pour la chasse du castor; furent solicitez à leur retour à venir en guerre à Quebec, pour

pour venger quelque affront qu'vn d'eux auoit receu ; ils y viennent ſur la fin du Printemps ſuiuant, prennent à la coſte de Beaupré, vne femme Françoiſe, auec quelques enfans, mais ils furent pris eux meſme auec leur proye : M[r] noſtre Gouuerneur qui ne s'endort point en ces rencontres, aiant mis ſi bon ordre, & dreſſé des embuſcades en des poſtes ſi aduantageux, que le canot ennemi vint s'y jetter, lors qu'il remontoit en ſilence, & paſſoit la pointe de Leui ; Nos François & nos Algonkins, ne l'eurent pas pluſtoſt deſcouuert dans les tenebres, qu'apres la deſcharge de leurs fuſils, ils ſe jetterent à l'eau, & ſe ſaiſirent des ennemis. De huict qu'ils eſtoient trois furent noyés, le canot aiant verſé en abordant,

&c cinq furent saisis & menez en triomphe à Quebec, pour y estre bruslés. Pendant qu'on leur prepare des buchers, & des eschaffauts, admirez les soins de la diuine Prouidence sur le salut de cette femme Françoise, qui se voiant prise, & destinée aux feux ou à vne captiuité plus cruelle que les flammes, deuoit, ce semble, s'emporter en des cris & des pleurs, que demandoit l'estat si lamentable; de la mere & de ses pauures enfans qui pleuroient pitoyablement, sans connoistre leur malheur, puis qu'ils ne voioient pas qu'ils alloient deuenir Iroquois, & qu'on les arracheroit du sein de leur mere si-tost qu'ils seroient arriuez au païs; qu'on les disperseroit en diuerses cabanes, & qu'on les eleueroit à la vie Sau-

uage, pour leur faire ſucer auec le laict l'humeur Iroquoiſe & perdre toutes les teintures du Chriſtianiſme. Tout cela ne deuoit-il pas jetter dans vn ſainct deſeſpoir cette pauure femme; verſant des larmes de ſang, & ſur ſon mal-heur, & bien plus encore ſur celuy de ces innocentes creatures, dont les ames eſtoient bien plus en danger que les corps:

Nonobſtant tout cela, elle ne s'emporta point en de vaines plaintes au temps de ſa captiuité, mais regardant la main de Dieu, qui conduiſoit celle de ces traîtres, & ſe ſouuenant que c'eſtoit vn Samedy, jour dedié à la ſaincte Vierge, à laquelle elle auoit vne deuotion toute particuliere elle crût fortement que Noſtre-Dame ne laiſſeroit point paſſer

ce jour, ſans luy faire quelque faueur ſignalée, & meſme quoy que les tenebres de la nuict couuriſſent deſia les voleurs, & les miſſent preſque hors de toute crainte, elle ſe ſentit pourtant interieurement perſuadée, qu'en paſſant deuant Quebec vn iour de Samedy, elle ſeroit deliurée par l'aſſiſtance de la ſainte Vierge; ce qui arriua heureuſement dés le ſoir meſme.

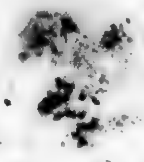
Il eſt vray qu'à la deſcharge, qu'on fit ſur le canot Iroquois, elle receut vn coup mortel, mais elle le receut comme vn coup de grace, & en donnoit depuis milles benedictions a Dieu, qui luy fit la grace de mourir entre les mains des Meres hoſpitalieres, au lieu de viure parmi les Iroquois; elle ne ceſſoit de prier pour ces barbares pendant vn jour ou deux qu'elle ſurueſcut & nous

laiſſa en mourant des marques d'vne ame conduite à l'heureux terme de ſa predeſtination par des ſentiers tout a fait adorables.

Mais reuenons a nos captifs ; je les connoiſſois bien, adjouſte le Pere, comme aiant eſté baptiſez ; auant que la neceſſité les obligeaſt de ſe jetter entre les bras de l'Iroquois, je les allé voir, lors qu'on commençoit ſur eux les preludes de la tragedie ; des ongles arrachez, des doits coupés, des mains & des pieds brûlez, & le reſte de ſemblables traitements ne faiſant que le jeu, & le diuertiſſement des enfans, voiant que ie ne les pouuois pas deliurer de leurs tourmens. Ie leur parlay de Dieu ; ils m'eſcoutent volontiers je voulu les faire ſouuenir de leurs prieres ; ils ne s'en eſtoient point oubliez ; je les

encouragay de receuoir la mort de bon cœur pour expiation de leurs pechez ; ils y ſont reſolus enfin je les confeſſay, & i'eu tout ſujet d'admirer les effets de la grace qui peut cháger des cœurs de bronze, & de rocher, en enfans d'Abraham ; & jetter les corps dans les feux pour en tirer les ames.

Les deux premiers qui furent tourmentez eſtoient proches parents, l'vn eſtant le grand pere & l'autre le petit fils; celuy-là vieillard de cinquante a ſoixante ans puiſſant & robuſte, & celui-ci de dix-ſept a dix-huit ans d'vn naturel tendre, & d'vne complexion plus delicate. Si-toſt que cet homme vit allumer alentour de ſoy les feux dans leſquels il alloit eſtre bruſlé, il me fit appeler, afin de l'aſſiſter durant ſes tour-



ments, pendant lesquels il ne disoit rien que ces deux mots qu'on entendoit retentir au milieu des flâmes *Iesus ayez pitié de moy; Marie fortifiez moy;* c'estoit la sa chanson de mort, c'estoit ou se terminoient tous ses cris c'estoit de cette belle priere qu'il remplissoit l'air, au lieu que les autres le remplissent d'ordinaire de pleurs & de hurlements pitoiables; je l'entendois de loin, & m'estant approché de luy, je l'encourageois, luy donnât esperance que ses tourmens seroient bien-tost changez en delices, pourueu qu'il continuast à les receuoir auec generosité. Ie le feray, me repondit-il, & pour t'en assurer je te promets que je ne criray point, quelque cruauté qu'on puisse exercer sur moy: C'est ce qu'il garda pan-

dant vne bonne partie de la nuict & du jour ſuiuant que dura ſon ſuplice ; ſans jamais auoir fait vn cri, ou meſme vn ſoupir, parmi des maux intolerables & des douleurs qu'on a peine à conceuoir ; & comme je le vis ſi conſtant à ſouffrir & à continuer ſes prieres, je l'inuitay d'animer ſon petit fils à recourir a Dieu dans ſon tourment qu'il ne pouuoit pas ſupporter auec tant de fermeté, a cauſe de ſon aage & de ſa complexion ; ouy, me dit-il, & en meſme temps ſe tournant vers luy, autant que les feux le permettoient ; courage mon fils, luy dit-il, prions inceſſamment ; les braſiers nous ſeparent à preſent l'vn de l'autre ; & les fumées qui exhalent de nos corps roſtis nous empeſchent de nous voir ; mais nous nous reuerrons bien-toſt

dans le Ciel, prions ſans deſiſter, car la priere eſt l'vnique remede a nos maux; puis ſe tournant deuers moy, ne nous abandonne pas je te prie, & fais nous reſſouuenir de Dieu, chaque fois qu'on nous donnera vn peu de relaſche, ne nous quitte point, prie toûjours pour nous, & fais nous prier tant que nous aurons de l'eſprit.

C'eſtoit vn ſpectacle que jamais les barbares de ces contrées n'auoiét veu; incontinent qu'on donnoit quelque relaſche a vn de ces pauures patiens pour aller tourmenter l'autre, je courrois a luy pour le faire prier & pour le conſoler par quelque bon mot; & ſi-toſt qu'on retournoit à celuy-cy auec les tiſons & les haches embraſées, j'allois a l'autre pour le meſme ſujet; & il me ſem-

bloit dans ces allées & ces venües, que le feu qui bruſloit leurs corps embraſoit leurs cœurs de deuotion, & que leur deuotion eſchaufoit la mienne, pour ne m'eſpargner pas a vn ſi ſainct exercice quelque horreur que j'en puſſe auoir, qui m'auroit ſans doute rebuté, ſi le courage qu'ils faiſoient paroiſtre à ſouffrir, ne m'en euſt donné aſſez pour voir leurs pauures corps ſi mal traitez: Ie puis dire que je les vis auec conſolation, ſur tout j'auois le cœur tout attendry, d'entendre au plus jeune reciter ſon *Aue Maria* tout entier, auſſi-toſt qu'on luy donnoit vn peu de temps pour reſpirer: Et comme il eſtoit jeune & delicat, il me fit ſes excuſes de ne pouuoir pas imiter la conſtance de ſon grand pere, qui ſe moquoit des tour-

ments. Helas! me disoit-il, je ne suis pas assez courageux, pour ne pas pleurer au fort de mes douleurs, car elles sont bien violentes; pleure, & crie tant que tu voudras, luy respondois-je, cela ne deplaist point a Dieu. Mais le vieillard touché des cris lamentables de son petit fils, à qui on perçoit vn pied d'vn fer rouge, pendant qu'on brusloit l'autre en l'appliquant & serrant sur vne pierre rougie dans le feu, ne put se tenir de dire aux executeurs; hé que ne laissez vous cet enfant, ne suis-je pas seul capable de saouler vostre cruauté sans l'exercer sur cet innocent. On se jette donc sur le vieillard, & auec des espées toute rouges, dont on le lardoit par les parties les plus sensibles, & auec des haches toutes embra-

ſées qu'on luy appliquoit ſur les eſpaules, & auec des tiſons & des flammes dont on l'enuironnoit, on fit tout ce qu'on put pour le faire crier ; mais tous ces cruels efforts furent inutils, & il parut comme inſenſible au milieu de cette horrible boucherie; j'en fus touché de compaſſion, & voulois luy perſuader de ſe plaindre vn peu pour s'eſpargner quelques vnes de ces inhumanitez ; car c'eſt la couſtume des Sauuages de ne point ceſſer leurs tourments qu'ils n'ayent fait crier le patient, comme ſi ce cry exprimé par la vehemence de la douleur, deuenoit pour eux vn cry de ioye, ie luy di donc tout bas à l'oreille, ſçache, mon frere, qu'il n'y a point de peché à crier, tu peux le faire, & tu ne deſplairas pas a Dieu en le faiſant, neãt-

moins je ne te le commande pas: il ne me respondit rien, mais je vis bien qu'il estoit resolu à tenir bon à soufrir constamment, car ny les lames de fer rouge dont on luy grilloit les parties les plus charnües, ny les cendres chaudes qu'on luy iettoit sur la teste apres qu'on la luy eut escorchée; ny tous les charbons dont on ensevelissoit son corps, ne purent iamais arracher de sa poitrine vn seul soûpir.

Enfin ses forces se trouuant epuisées par la perte de son sang, & par de si longues tortures, on le jette dans le feu pour luy seruir de tombeau : mais comme il estoit robuste & vigoureux, il se releue soudainement du milieu des flâmes, fendit la presse & prit sa course, paroissant comme vn demon en feu, les levres cou-

pées, sans peau a la teste, & presque en tout le corps, & quoy qu'il eust la plante des pieds & les jambes toutes rosties, il couroit si viste, qu'on eut de la peine a le joindre, mais comme ce n'estoit qu'vn dernier effort de la nature, aiant enfin manqué, il fut repris, & la premiere parole qu'il dit à lors, fut pour appeller le Pere, & le prier de l'aider encore a prier Dieu; jusqu'a ce que peu apres estant jetté dans le feu il y expira.

Les trois autres ne furent pas si courageux, aussi n'estoient ils pas si forts, mais leur pieté ne parut pas moins, ayant tousiours voulu auoir le Pere à leurs costez pendant l'execution, & n'aiant point desisté de faire leurs prieres tant que la vehemence du supplice le leur permit.

Qui peut douter qu'apres tant de tourmens ſi courageuſement & ſi ſainctement ſoufferts pour expier leur pechez, ils n'ayent trouué le rafraichiſſement auquel la Prouidence Diuine les a conduits, par ſa miſericorde *ſic tamen quaſi per ignem.*

De quelques autres choſes memorables.

CHAPITRE VIII.

IE mets dans ce chapitre, tout ce qui ſe preſente, ſans autre ordre que celuy des memoires qui m'ont eſté mis entre les mains.

Vne des choſes qui a le plus eſclaté dans le Canada depuis l'arriuée de Monſeigneur l'Eueſ-



que de Petrée, & qui peut passer pourvne merueille, est devoir l'yuognerie presque toute exterminée de chez nos Sauuages ; Dieu a tant donné de benedictions au zele de ce bon Prelat, qu'il est enfin venu à bout d'vn mal qui s'étoit fortifié depuis si long-temps, & qui sembloit irremediable.

Ceux qui ont vn peu pratiqué les Sauuages sçauent bien que (ie ne parle que de ceux qui demeurent proche de nos habitations) c'est vn demon qui les rend fols , & tellement passionnez , qu'apres leur chasse, se trouuant bien riches en castor, au lieu de fournir leur famille de viures , d'habits , & d'autres choses necessaires , ils boiuent tout, en vn iour, & sont contraints en suite de passer l'hiuer tout nuds, dans la famine , & dans toutes sortes

ſortes de miſeres ; il s'en eſt trouué dont la manie a eſté ſi eſtrange, qu'apres s'eſtre deſpoüillez de tout pour boire, ils ont vendu iuſques a leurs propres enfans afin de s'enyurer : & les enfans eſtant pris de boiſſon, battent impunement leurs parens ; les jeunes gens s'en ſeruent comme d'vn philtre pour corrompre les filles apres les auoir enyurées ; ceux qui ont des querelles font ſemblant d'eſtre yures, pour s'en vanger auec inpunité ; toutes les nuits ſe paſſent en clameur, en batteries, & en funeſtes accidens, dont les yurognes rempliſſent les cabanes, & comme tout leur eſt permis, parce qu'ils ſe contentent de dire pour excuſe, qu'ils n'auoient point pour lors d'eſprit ; on ne peut conceuoir les deſordres que ce vice diabo-

lique a causé dans cette nouuelle Eglise ; on ne trouuoit ny temps pour les instruire ny moyen de leur donner horreur de ce peché ; car ils estoient tousiours saouls, ou gueux ; c'est a dire ou incapables d'escouter, ou dans la necessité d'aller chercher a viure dans les bois. C'est ce qui a fort touché le cœur de Monseigneur de Petrée, qui voiant les affaires de ce nouueau Christianisme en danger de se ruiner, s'il n'obuioit à ces mal-heurs, a appliqué tous ses soins à trouuer remede à ce mal, qui auoit parû jusqu'alors incurable ; & il l'a heureusement trouué ; car apres que les ordres du Roy, & les reglemens des Gouuerneurs ont parû inefficaces ; ayant excommunié tout ceux des François qui donne-

roient des boiſſons aux Sauuages capables de les enyurer, il a retranché tous ces deſordres qui n'ont plus parû depuis l'excommunication ; tant elle a eſté accompagnée des benedictions du Ciel ; ce qui a tellement ſurpris nos meilleurs & plus ſages Sauuages, qu'ils ſont venus exprés en faire remercimenr de la part de toute leur Nation à Monſeigneur de Petrée, luy confeſſant qu'ils ne pouuoient aſſez admirer la force de ſa parole, qui á acheué en vn moment ce qu'on n'auoit peu faire depuis ſi longtemps.

Le Pere qui a ſoin de la Miſſion de Tadouſſac, apres auoir veu de ſes yeux, le bien que ce retráchement de boiſſon fait a ſes Neophites, & apres auoir racomté auec joye la facilité qu'il y a

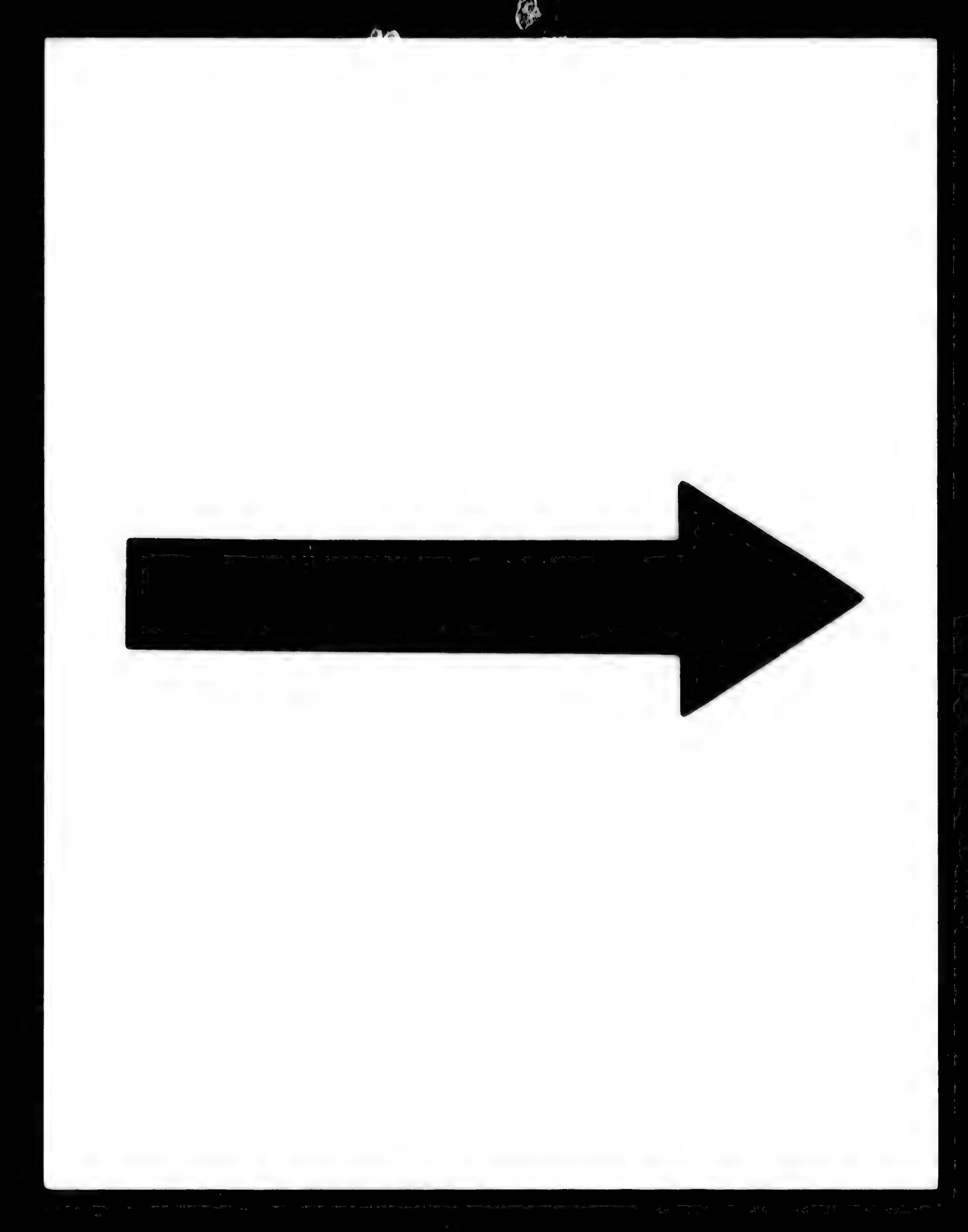
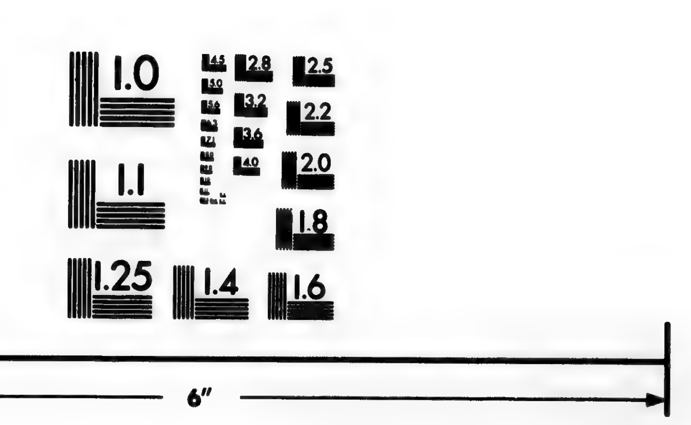


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





maintenant a les inſtruire, adjouſte vn trait bien particulier de la Prouidence enuers vn vieillard Algonkin de ſeptante ans; lequel aiant autrefois eſté enſeigné aſſez legerement ſur nos myſteres, auoit depuis mené vne vie errante dans les foreſts, ſans ſe mettre en peines de preſſer ſon Baptesme, juſqu'a vne maladie mortelle, qui l'ayant mal mené vn mois durant, luy ouurit les yeux, & luy fit prendre reſolution de venir au pluſtoſt chercher vn Pere pour le baptiſer, ſe promettant que ce deſſein le remettroit en ſanté. Defait comme elle luy fut renduë contre l'attente de ſes parens, & qu'il eut trouué le Pere au deſſus de Tadouſſac, il ne le quitta point qu'il ne l'euſt parfaitement inſtruit, & qu'il ne luy euſt enſuite

conferé ce Sacrement si souhaité, apres lequel il s'en retourna content, & auec vne resolution, apres soixante & dix ans de vie Sauuage, de passer le reste de ses jours en bon Chrestien. Ce sont lâ des coups de predestination, qui sont tardifs mais bien fauorables.

Peu apres on raporta au mesme Pere, qu'vn jeune Algonkin, nommé Ioseph estoit mort, dans le seul regret de ne l'auoir pas auprez de luy pour le faire prier, & pour l'aiderdans ce dernier passage; qu'au reste il estoit si feruent, qu'il ne faisoit que prescher & exhorter ses parens pendant toute sa maladie, auquels il demandoit pour vnique faueur auant sa mort, qu'ils se fissent tous Chrestiens, il estoit aagé de dix-huit a vingt ans, & quoy qu'il n'eust

pas pû auoir toutes les instructions qu'ont ceux qui demeurent proche de nous ; neantmoins, en passant, ce printemps dernier, par Quebec, il se confessa si nettement, si exactement, & auec tant de pieté, que le Pere fut conuaincu, que le sainct Esprit auoit esté son maistre dans les bois ; & que son Ange gardien auoit pris soin de l'instruire. Ce fut en ce mesme temps pendant cette Mission de Tadoussac, que le Pere eut la consolation de voir d'vn costé les saintes importunitez que luy faisoient grand nombre d'Algonkins, & de Montagnais de tous aages venus de nouueau de la Mer du Nord, qui pressoient pour le Baptesme de leurs enfans ; d'vn autre costé de voir vne foule d'autres Sauuages qui depuis trois ou quatre ans

n'ayans point veu leur Paſteur, ſe preſentoient auec ardeur à la Confeſſion, ou ils faiſoient paroiſtre qu'ils auoient veſcu dans les bois auec autant d'innocence, qu'on en peut eſperer des meilleurs, & des plus feruens Chreſtiens. Pour ceux qui auoiēt ceſſé de faire profeſſion publique du Chriſtianiſme, ou par oubli, ou par negligence, ils ſe condamnoient eux meſmes à ſe tenir à la porte de la Chapelle, pour ſe mieux reconcilier: Ceux qui par le meſlange des Infideles auoient ceſſé de faire leurs prieres les matins & les ſoirs, demandoient inſtamment d'auoir auec eux des robbes noires, pour les tenir touſiours dans leur deuoir, & leur faire conſeruer l'eſprit de ferueur, bien neceſſaire en ces Egliſes errantes.

Les memoires du Pere qui a ſoin de la Miſſion Huronne, portent qu'vn Sauuage nommé Sondeonskon, reuenu fraiſchement d'Agnié, nous a appris des nouuelles de cette pauure Egliſe captiue chez les Iroquois, & entre-autres que les femmes Huronnes, qui ſont la plus part de celles qui ont eſté eleuées dans la Foy, la gardent inuiolablement & font profeſſion publique de la priere, nonobſtant toutes les railleries, & les meſpris qu'en font ces Infideles; qu'vne d'entre-elles a ſoin de marquer les Dimanches pour les celebrer autant que le peut permettre l'eſtat de leur captiuité, & qu'apres les années entieres, elle ne s'eſt pas trouuée y manquer vn ſeul jour.

Qu'vn bon vieillard nommé

Arontiondi, qui auoit esté autrefois Prefect de la Congregation à l'Isle d'Orleans, & qui auoit conserué sa deuotion dans sa captiuité, viuant dans le païs des Iroquois aussi exemplairement que parmi nous, y est mort saintement, & que pendant sa derniere maladie, il ne faisoit que prier Dieu, tenant presque toûjours les mains & les yeux collez au Ciel jusques au dernier soûpir; n'est-ce pas la vne mort bien precieuse, pour vn païs si barbare.

Vn de nos bons Chrestiens Hurons qui s'est sauué des mains des Iroquois, ou il a esté maltraité pendant quelques années, leur porte neantmoins tant d'affection, selon les maximes de l'Euangile, qu'vn de ces grands souhaits seroit, que la porte des

Miſſions s'ouurit vers ces peuples afin de ſe joindre a nos Peres dans cette entrepriſe, les accompagner dans tous les dangers, & leur ſeruir de Catechiſte ; il ne s'en acquiteroit pas mal, puis que d'és à preſent, il en fait les fonctiós auec grand zele ; quand il ſçait que dans quelques cabanes il n'y a perſonne pour faire les prieres auant que de ſe coucher, il y va, rend ce ſeruice de pieté, & s'eſt acquis tant de credit que quand il entre quelque part, ou l'on parle mal, on change auſſi-toſt de diſcours ; voila vn tel, dit-on, ces paroles l'offencent ; non repond-til, ce n'eſt pas moy, mais c'eſt Dieu que vous offencez, & il vous en fera rendre compte vn jour bien exactement.

En hyuer il ne manque jamais

de venir a l'Eglise dés la pointe du jour quelque temps qu'il fasse, & souuent il entend deux & trois Messes, pour remplacer dit-il, celles qu'il a perduës pendant sa captiuité. Voila des sentimens de la primitiue Eglise, en voicy d'autres.

Vne bonne Huronne parlant de Monseigneur de Petrée, dit qu'elle ne peut s'imaginer de voir vn homme quand il est reuestu de ses habits pontificaux; qu'il semble respirer vn air du Ciel, & qu'elle ne pourroit pas respecter dauantage vn Ange du Paradis; elle adioute que quand elle le rencontre dans les ruës, elle se retire, pour le laisser passer, ou bien s'enfuir d'vn autre costé, pour ne luy pas faire horreur par sa presence, estimant qu'vne si grande pechereße, n'est pas di-

gne d'estre veuë, ou de s'approcher d'vn si saint homme.

Vne autre appellée Marguerite Anendrak, s'estant grieuement blessée d'vne chute sur la glace l'ors qu'elle estoit chargée de bois, tua son fruit dont elle estoit enceinte, & s'en deschargea ensuite auec les douleurs ordinaires en ces rencontres. Le Pere l'estant allé voir le matin, luy demanda si elle s'estoit souuenuë de Dieu pendant ses peines; helas! ouy dit elle, je nay cessé de les luy offrir, & de dire mon Chapelet, jusqu'a ce que l'excés de la douleur m'ait fait perdre l'esprit, sans doute que j'en deuois mourir, si la saincte Vierge que i'auois inuoquée toute la nuict ne m'eust soustenuë en vie contre toutes les apparences. Comme les graces du Ciel

ne vont point ſeules ; cette aſſiſtance ſi manifeſte de noſtre-Dame, fut ſuiuie d'vne deuotion toute extraordinaire que cette bonne femme eut depuis pour la Reine du Ciel. Outre les prieres du matin & du ſoir, qu'elle venoit faire en la Chapelle auec les autres, elle paſſoit vne bonne partie de la journée en la Chapelle à rendre mille petits deuoirs a noſtre-Dame, & a ſon Fils, qu'elle honoroit auec des ſentimens qui n'ont rien de Sauuage : Ie n'en apporte que cet exemple, dix ou douze jours auant la glorieuſe Aſcenſion de noſtre-Seigneur, elle ſe prepara par diuerſes pratiques de deuotió à ſolemniſer cette Feſte, ce n'eſtoit que prieres ſur prieres, que viſite du ſainct Sacrement redoublées, & ce temps la ſe paſſa

dans tous les exercices des bonnes œuures dont elle pût s'auiser. On auroit crû à la voir dans ces ferueurs, qu'elle auoit quelque presentiment de ce qui arriua, ou du moins ne peut on pas douter que nostre Seigneur n'ait agréé tous ces saints preparatifs; car par vne faueur bien grande elle mourut heureusement le lendemain de cette Feste, & suiuit de grand matin son maistre, en recompense de ce qu'elle s'estoit si bien disposée a l'accompagner en ce jour de son triomphe, peu auparauant elle tomba dans vne maladie, pendant laquelle, elle donna de grands exemples de vertu, elle voulut estre portée a l'Hospital pour expirer entre les mains des saintes filles (c'est ainsi que nos Sauuages appellent les Religieuses

Hoſpitalieres & les Vrſulines) & quoy que ſes parens ſouhaitaſſent paſſionnementqu'elle mouruſt dans leur cabane, pour luy pouuoir fermer les yeux, elle voulut finir ſa vie dans vn acte d'obeiſſance quelle rendit au Pere qui auoit ſoin d'elle, preferant ſon conſeil, au deſirs de ſes parens.

Ie ne puis paſſer vne remarque aſſés conſiderable ſur les ſoins paternels que Dieu fait paroiſtre pour ce païs. Nous auions tous les ſuiets du monde d'eſtre en peine comment nous pourrions faire les ſemences au Printemps; & encore plus comment dans l'Automne nousferions les moiſſons, parce que l'armée Iroquoiſe qui deuoit inonder comme vn torrent ſur toutes nos habitations, pouuoit aiſément empeſ-

pescher l'vn & l'autre; mais Dieu, dont l'œil a tousiours veillé sur nous, bien particulierement, nous a fait faire l'vn par vne saignée de vray qui nous a esté vn peu sensible, comme nous auons dit au chapitre quatriesme, & l'autre par des Prouidences, *quæ factæ sunt in muscipulam pedibus insipientium*, qui nous ont fait prendre les fins dans leurs finesses, les faisant tomber dans les pieges qu'ils nous dressoient.

Vne quinzaine d'Iroquois d'Oiogoen parurent vers le commencement d'Aoust de cette année mil six cens soixante à Montreal, & ayant trouué qu'on y estoit bien sur ses gardes, quatre se destacherent des autres à dessein de parlementer: S'estant donc confiez à la bonté ordinaire des François, ils demanderent

à

à descendre à Quebec & parler à Onnontio, pour luy declarer de la part de leur Bourg, que la guerre s'estant rallumée entre le François & l'Iroquois eux Oiogoenheronnons, pretendoient garder la neutralité, dont ils auoient tousiours fait profession, n'estant point encore venus en guerre vers nos habitations, que pour plus grande marque de leur fidelité, ils demandoient la robbe noire qui auoit esté en mission chez eux pendant nostre sejour d'Onnontagué, & y auoit donné commencement à vne nouuelle Eglise. Monsieur le Gouuerneur, vit aussi-tost leur jeu, & les regardant plustost comme des espions, que comme des Ambassadeurs, dont ils n'auoient pas les marques ordinaires de ces peuples, crut que Dieu

les luy mettoit entre les mains, pour en tirer deux aduantages: le premier, de pouuoir faire la recolte, auec quelque assurance, pendant qu'ils seroient auec nous; le second de deliurer nos François captifs chez les Iroquois d'enbas, par l'eschange que nous ferions de ceux-cy. Dans ce dessein il donna ordre qu'on s'assurast des autres, qui s'estoient postez en vne Isle proche de Montreal, & qu'on en renuoyast deux ou trois dans le païs, pour declarer aux anciens, que s'ils veulent recouurer leurs compatriotes, ils aient à renuoier les François, qu'ils tiennent prisonniers depuis ces dernieres années.

Nous sommes en attente du succez de cette affaire; mais cependant nos moissons se sont

faires heureuſement, & nous commençons à ne plus craindre la famine, dont nous eſtions menacez.

Il eſt vray, que nos craintes ne ſont pas pluſtoſt paſſées d'vn coſté, que d'autres viennent prendre la place des precedentes; l'Iroquois n'a pas ceſſé d'eſtre Iroquois, & les derniers efforts qu'il fait, ſont ſouuent plusgrands que les premiers; ce ne ſont pas des ſymptômes d'vn agoniſant, qui ſe pert par ſes propres efforts, car pour finir cette Relation par ou nous l'auons commencée, c'eſt a dire par quelque idée generale de l'eſtat de ce païs, les dernieres nouuelles peuuent nous éclaircir dauantage ſur ce que nous auons dit au Chapitre premier, elles portent donc.

Premierement que les trois

cent 8ta8aks qui sont venus cette année en traite, auec lesquels le Pere Menard remonte en leur païs, pour trauailler à leur conuersion, ont rencontré vne centaine d'Onnontagueronnons postez au dessous du grand sault, que neantmoins ils n'y ont perdu que trois hommes, qui s'estant trop auancez deuant le gros des canots, ont esté pris par les Iroquois, mais que tous les autres auoient heureusement passé, l'Onnontagueronnon se trouuant trop foible pour les combatre.

Secondement qu'vn Huron, des plus considerables de ceux qui ont esté pris en la deffaite du Printemps, doit conduire de nuit jusques dans le sein de Quebek vne trentaine d'Agnieronnons, pour nous enleuer le reste

de la Colonnie Huronne. Qu'il est bien aise de nous en donner auis, non seulement pour nous tenir sur nos gardes, mais aussi pour nous saisir de leurs personnes, qui portent leur courage jusqu'à vn tel excez de temerité; nous ne croyons pas pourtant qu'ils se hasardent à vne si perilleuse entreprise, à moins que l'armée entiere ne soit tout proche pour les soustenir.

Troisiesmement que de tous les Hurons, qui ont esté pris ce Printemps dernier par les Iroquois, il y en a eu sept, qui ont esté brnslez, que les autres auec vn bon nombre de toutes sortes de captifs, sont bien en resolution, de venir se jetter entre nos bras, partie pour se conseruer dans la foy, & partie pour se tirer d'vne si facheuse captiuité.

Quatriesmement, que dans le mois de Iuin de cette année mil six cent soixante, les Agnieronnons s'estoient transportez a Onnontagué, auec de grands presens, pour les inuiter à faire de nouueau vn corps d'armée, par la jonction de leurs trouppes, pour venir fondre l'Automne suiuant, sur nos habitations, & tascher d'enleuer la Colonie Françoise des trois Riuieres, & faire le degast par tout. Mais que tous ces desseins pourront bien auorter, a cause des Oiogoenhronnons detenus à Montreal : Du moins sçauons nous qu'vne partie des Onnontaguehronnons qui s'estoient desia mis en cāpagne, & qui auoient pris le deuant, pour cette expedition, ont songé a vser de ruse plustost que de main mise, pour retirer ces pri-

ſonniers des mains des François.

Enfin que l'année prochaine, ſera plus redoutable pour nous que les precedentes, par ce que toute la cabane, c'eſt ainſi qu'ils parlent pour exprimer les cinq Nations Iroquoiſes, ſe doiuent liguer & former vn grand deſſein de guerre contre nous.

Peut-eſtre preuiendrons nous cette Ionction de trouppes, ſi les bons deſſeins qu'on a en France reüſiſſent : c'eſt ce que ſouhaitent tous ceux qui ont du zele pour la conuerſion des Sauuages ; c'eſt ce que ces pauures Sauuages demandent à jointes mains ; & c'eſt ce que la Nouuelle France eſpere d'vn Royaume tres-Chreſtien, qui donnant la paix à tous ſes voiſins, ne laiſſera pas gemir ſes enfans ſous l'opreſſion de la guerre, & ayant

escouté les vœux de toute l'Europe, ne rebuttera pas les cris de tant de Nations, qui ont recours à la France, comme au dernier azile de ces pauures Eglises desolées: nous le souhaitons auec elles, nous le demandons, & nous en coniurons ceux qui y peuuent quelque chose, par ce qu'il y va de la conseruation de ce païs, de la gloire de la France, & du salut des Ames.

FIN.

,&c.
e l'Eu-
cris de
recours
dernier
és deso-
auec el-
, & nous
peuuent
qu'il y va
ce païs,
ce, & du